L'ARCHE *Editeur*

Les frères PRESNIAKOV

Terrorisme

Traduit par
Fabrice GEX et Maud MABILLARD

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

M A N U S C R I T

TERRORISME

de Vladimir et Oleg Presniakov

Traduit du russe par Fabrice Gex & Maud Mabillard

cote : RUS04D553

Date/année d'écriture de la pièce :

Date/année de traduction de la pièce : juin 2004

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

Vladimir et Oleg Presniakov

TERRORISME
(Pièce)

traduit du russe par Fabrice Gex et Maud Mabillard

ACTE I

Une place asphaltée devant l'entrée d'un aéroport. Sur cette place, au lieu des voitures habituellement parkées, une foule de passagers attendent, assis sur leurs valises et leurs sacs. A leurs postures abattues et voûtées, ainsi qu'à leurs visages, qui portent le sceau d'un désespoir résigné et d'une hystérie étouffée, on peut deviner qu'ils se trouvent là depuis déjà bien longtemps. Ces malheureux s'étaient probablement rendus à l'aéroport pour prendre l'avion, chacun selon ses besoins – certains pour le travail, d'autres pour des vacances, tandis que pour d'autres, peut-être, le temps était simplement venu de partir quelque part. Mais quelque chose a perturbé leurs plans et a contraint tous les voyageurs à se replier et se figer sur cette sinistre place asphaltée soudain transformée en véritable îlot de malchance. Derrière la place asphaltée, juste devant la façade en verre de l'aéroport, des hommes en équipement militaire forment un cordon. Apparemment, c'est justement parce que ces militaires sont là, formant cette ligne qui heurte le regard, que les passagers ne peuvent pas prendre l'avion. Le cordon indique qu'il se passe quelque chose de grave. Sur la place et dans le cordon militaire, personne ne parle ; tout est très calme alentour, on n'entend même pas le vrombissement habituel des avions décollant et atterrissant. Cette sensation déprimante d'une paralysie qui s'est emparée de tous les sons et de tous les mouvements, de tout signe de vie, est encore renforcée par le bruissement plaintif, à peine audible, des portes de l'entrée centrale s'ouvrant et se fermant. Un garde du cordon se tient près de ces portes à l'ouverture automatique : on l'a posté ici, il n'a pas le droit de bouger. C'est pourquoi les portes, commandées par un système photosensible réagissant à la moindre présence d'un corps humain dans leur zone d'activité, s'ouvrent et se ferment constamment, et elles ne se calmeront que si le garde est retiré du cordon... Un nouveau passager fait son apparition sur la place. Sans prêter la moindre attention à personne, il martèle l'asphalte d'un pas martial, se dirigeant tout droit vers le militaire figé devant l'entrée ; ou plutôt, ce passager qui ne se doute de rien donne l'impression de s'avancer vers l'homme en uniforme, alors qu'en réalité il se dirige simplement vers les portes que le militaire obstrue de sa masse biologique. Apparemment, le passager connaît très bien ce chemin, il semble se déplacer instinctivement, regardant non pas autour de lui, mais en lui, et c'est pourquoi il ne remarque rien d'étrange...

L'Homme en uniforme militaire : L'aéroport est fermé.

Le Passager : Pardon ?

L'Homme en uniforme militaire : L'aéroport est fermé.

Le Passager : Mais j'ai un avion à prendre, il décolle dans vingt minutes.

L'Homme en uniforme militaire : Vos papiers.

Le Passager : Les voilà, tenez, le billet, le passeport... (*Il s'agite, tend le billet et le passeport au militaire, celui-ci les examine, et les lui rend*).

L'Homme en uniforme militaire : L'aéroport est fermé.

Le Passager : Et mon avion ?

L'Homme en uniforme militaire ne dit rien. Son regard fixe et sévère passe à travers le Passager comme s'il était invisible.

Le Passager : Ecoutez, vous êtes sans doute fatigué d'expliquer à tout le monde pourquoi on ne laisse passer personne, mais, vous comprenez, je ne suis pas au courant. J'ai acheté mon billet il y a une semaine, et personne ne m'a averti que tout à coup – crac – tout peut être annulé, parce qu'on a soudainement fermé l'aéroport. Donnez-vous la peine, je vous prie, de répondre à mes questions on ne peut plus légitimes...

L'Homme en uniforme militaire : Il y a une bombe dans l'aéroport. Tous les vols sont ajournés pour une durée indéterminée. Quand l'opération de déminage sera achevée, vous pourrez entrer dans l'aéroport.

Le Passager : J'entrerai dans l'aéroport, mais ça n'aura déjà plus aucun sens... Bon Dieu, qu'est-ce qui se passe... Une bombe dans l'aéroport... Mais quand l'avez-vous, hum... Pourquoi ?

(Le Passager marmonne encore quelque chose, s'écarte du militaire et va s'asseoir sur sa valise près des autres personnes qui attendent.)

Le Passager (*s'adresse à son voisin, juché sur une valise à carreaux*) : Vous savez ce qui se passe ?

Le Passager 1 (*regarde au ciel, cligne des yeux*) : Bien sûr... il y a une bombe dans l'aéroport...

Le Passager : Pourquoi... je veux dire, qui ? Quelqu'un devait atterrir, ou décoller, quelqu'un de très... qu'on pourrait vouloir tuer... un politicien, un scientifique ?

Le Passager 1 (*s'adresse au Passager 2, qui est assis à même l'asphalte. Le Passager 2 n'a pas de bagage, et seul le fait qu'il attend, comme tous les autres, qu'on ouvre l'aéroport, permet de supposer qu'il est un passager*) : Vous êtes politicien ?

Le Passager 2 : Non.

Le Passager 1 : Scientifique ?

Le Passager 2 : Non.

Le Passager 1 : C'est bizarre, vous êtes le seul ici qui ressemble plus ou moins à un politicien ou à un scientifique...

Le Passager 2 : Pourquoi ?

Le Passager 1 : Parce que vous n'avez pas de bagage.

Le Passager 2 : Et alors ?

Le Passager 1 : Pas de bagage, ça veut dire que vous n'avez pas de soucis à vous faire, on vous l'apportera, ou alors c'est que vous n'en avez pas besoin, parce que vous êtes tellement absorbé par la politique ou la science que vous ne pensez à rien d'autre...

Le Passager 2 : Je ne pense à rien, mais je ne suis pas politicien, ni scientifique.

Le Passager 1 : Mais êtes-vous digne d'un attentat ?

Le Passager 2 : Je ne sais pas...

Le Passager 1 : Enfin, je veux dire, est-ce qu'on a pu mettre une bombe dans l'aéroport pour vous ?

Le Passager 2 (*nerveux*) : D'où tirez-vous qu'il y a une bombe ?

Le Passager 1 (*ironique*) : J'ai deviné tout seul.

Le Passager : En fait, c'est ce qu'ont dit les militaires...

Le Passager 1 et le Passager 2 (*en chœur*) : Les militaires ont dit ça ?

Le Passager : Oui, il viennent de me le dire...

Le Passager 2 : Moi, il ne m'ont rien dit de tel... Je sais seulement que quelqu'un a laissé un bagage sur la piste. Et maintenant les pompiers essaient de déterminer ce qu'il y a dedans. Tant qu'ils ne sont pas fixés, tous les vols sont annulés, l'aéroport est fermé...

Le Passager : Et tout ça à cause d'un simple bagage ? !

Le Passager 2 : Bien sûr... un simple bagage ! Il peut y avoir n'importe quoi dedans. On peut tous sauter. Et il est naïf de supposer qu'on a mis une bombe dans l'aéroport pour un politicien ou un scientifique. On l'a mise pour nous tous, pour tous ceux qui sont assis ici, parce que quand ce sont des anonymes, des personnes banales, innocentes, qui meurent, c'est encore plus effrayant que lorsque la victime est une personne importante. Si ce sont des personnes tout à fait ordinaires qui meurent, et qu'elles meurent comme ça, vous savez, souvent, et en masse, pas à la guerre, mais dans leurs maisons, dans les avions, en allant au travail, alors, automatiquement, tout est bouleversé dans l'Etat, et les politiciens avec leur politique stupide, et les scientifiques avec leur science, ils vont au diable...

Le Passager : Au diable ?..

Le Passager 2 : Oui, au diable, parce que rien ni personne ne peut gouverner un monde dans lequel les gens ordinaires meurent aussi souvent – souvent, et en masse...

Le Passager 1 : Oui, effectivement, pourquoi s'attaquer à des gens bien protégés, quand on peut si facilement tuer une idée ou un sens – car eux, personne ne les protège... L'idée, le sens même de la vie est dans les gens, dans nous tous, mais nous, personne ne nous protège ! Même maintenant, ils protègent l'aéroport, pas nous !

Le Passager 2 : Ce sont toujours les innocents qui trinquent...

Le Passager 1 : Oui, les innocents trinquent toujours... (*En prononçant ces phrases, le Passager 2 et le Passager 1 hochent la tête de manière démonstrative.*)

Le Passager 2 : Même si, d'une façon ou d'une autre, tout le monde est coupable de quelque chose...

Le Passager 1 : Mais ce n'est quand même pas une raison pour vouloir tous nous faire sauter !

Le Passager : Attendez, d'où tirez-vous qu'il y a réellement dans ces sacs quelque chose qui va exploser ?

Le Passager 1 : Ils sont en train de le vérifier, nous n'affirmons rien, nous en discutons simplement, mais eux (*il montre les militaires qui forment le cordon*), eux, ils vérifient.

Le Passager 2 : Mais de toute façon, ça a déjà explosé.

Le Passager 1 : Oui. Oui. Ça a explosé.

Le Passager : Comment ça ? (*Il regarde autour de lui de manière démonstrative*). Et alors, où est la fumée, et les gravats, les ruines ? Où ?

Le Passager 1 : Tout est à l'intérieur.

Le Passager : A l'intérieur ?

Le Passager 1 : Oui, à l'intérieur de nous tous, qui sommes assis ici, et de ceux qui ne nous laissent pas passer (*il montre les militaires*)... Ces gens, dans le cordon, on les a bien arrachés à quelque chose, à leur vie... on les a obligés à s'inquiéter, à se tourmenter – il ont beau faire mine de ne pas avoir peur, cette chose qui vous glace à l'intérieur, vous savez, ce petit courant d'air visqueux, eh bien, ça va bientôt les traverser, je le vois... On

a déjà brisé quelque chose chez tout le monde ici, on nous a tous contraints à penser à complètement autre chose... Et comment vivre avec ça, maintenant ? ! Hein ? !

Le Passager 2 : Et ceux qui sont là-bas en ce moment, sur la piste, eux, eh bien, ils risquent leur vie – ils ouvrent ces sacs – il y a trois valises, et dans chacune – dans chacune il peut y avoir des explosifs !

Le Passager 1 : Dans chacune ?

Le Passager 2 : C'est pas exclu ! L'explosion sera tellement forte que les débris nous pleuvront dessus, même à cette distance !

Le Passager : Apparemment, ça fait longtemps que vous êtes ici, vous êtes déjà à bout, et on voit que vous vous comprenez à demi-mot : vous me décrivez tout ça avec tant de complicité !

Le Passager 2 (*qui semble soudain effrayé*) : Complicité ?

Le Passager 1 (*railleur*) : Complicité !

Après cela, tous se taisent un long moment.

Le Passager : Quelle heure est-il ?

Le Passager 1 : Et quelle importance ça a, maintenant ? De toute façon personne n'arrivera à temps nulle part. Où étiez-vous attendu ?

Le Passager : Qu'est-ce que ça peut faire ? On m'attendait, c'est tout. Je voulais décoller d'ici et atterrir ailleurs... Pour le travail, un rendez-vous... On m'a amené ici, ma femme a fait ma valise, elle m'a accompagné et elle m'attendra demain. Là-bas, ils m'attendent dans trois heures, mais, visiblement, je n'y serai pas dans trois heures.

Le Passager 1 : Vous n'y serez pas !

Le Passager 2 : Non, vous n'y serez pas !

Le Passager : Donc, au bout du compte, j'ai raté tous mes rendez-vous ! Que faire ?

Le Passager 1 : Que faire ?

Le Passager 2 : Si tout explose, on ne va pas décoller de sitôt, le temps qu'ils réparent tout...

Le Passager 1 : Dans ce cas-là, on ne décollera jamais !

Le Passager 2 : Et même s'ils désamorcent les bombes, on ne partira pas tout de suite !

Le Passager 1 : Vraiment ?

Le Passager 2 : Il faudra deux-trois heures pour établir une nouvelle grille des vols, parce que tout aura bougé !

Le Passager : Pourvu qu'il n'y ait pas d'explosion, je dois absolument, absolument être...

Le Passager 1 : Vous y serez. Dans six heures – au plus tôt, s'ils désamorcent tout de suite...

Le Passager : Quelle horreur, c'est de la folie ! Dans quel monde vivons-nous, on ne se sent plus à l'abri nulle part maintenant, il n'y a plus qu'à la maison...

Le Passager 1 : A la maison ?

Le Passager : Il n'y a plus qu'à la maison...

Le Passager 2 : A la maison ?..

Le Passager 1 : Accrochez-vous !

Le Passager : Dans quel sens ?

Le Passager 1 : Ben, qui sait comment tout ça va tourner ! Vous savez ce qui s'est passé avec la concurrence ?

Le Passager : La concurrence ? Dans la production ?

Le Passager 1 : Peu importe où ! Quand quelqu'un veut prouver aux autres qu'il est meilleur qu'en réalité – c'est une idée toute innocente, n'est-ce pas, et qu'est-ce qu'elle a donné ?

Le Passager : Quoi ? Qu'est-ce qu'elle a donné ?

Le Passager 2 : La concurrence a donné le problème du choix ! Dès le moment où il y a quelque chose d'autre, pourquoi ne pas choisir ce quelque chose d'autre ? Choisir, ça signifie refuser, quelle horreur !

Le Passager 1 : En principe, oui, c'est vrai, le problème du choix existe – même si on dit que « Pepsi-Cola » et « Coca-cola » ont le même propriétaire, et que toute cette soi-disant concurrence n'est qu'une belle arnaque ! Si on n'achète pas l'un, on achètera obligatoirement l'autre – et pour le propriétaire, c'est tout bénéf, parce que tout est à lui ! Tout !

Le Passager 2 : Oui, oui... Et c'est pourquoi le problème du choix est plutôt un problème bidon, un faux problème ! Tout est déjà déterminé. Même maintenant.

Le Passager : Maintenant ?

Le Passager 1 : Bien sûr. Là, je bous intérieurement, j'arrive à peine à me retenir de me jeter sur quelqu'un, parce que je suis en retard, je manque mes rendez-vous, et même, j'aurais pu mourir – heureusement qu'ils ont découvert ces sacs sur la piste à temps ! Et, en réalité, je n'ai absolument pas le choix ! Je dois rester assis et attendre que toute cette folie se termine ! Je dois y participer !

Le Passager : Eh bien moi, j'ai le choix !

Le Passager 2 : Ah oui ?

Le Passager : Oui. Je rentre à la maison. Et après, quand tout sera terminé ici, je reviendrai et je prendrai l'avion. Mais maintenant je rentre à la maison, parce que je ne veux pas attendre ici, ça ne me concerne pas, peu importe ce qui va arriver ici. J'attendrai à la maison, on changera mon billet, la compagnie d'aviation me dédommagera pour les frais, et j'arriverai quand même où je voulais, avec du retard, mais j'y arriverai – et ça n'a aucune importance que je sois à l'heure ou pas, parce que j'ai une raison valable, il n'ont qu'à allumer la télévision et ils apprendront que j'ai une raison valable – et moi, j'attendrai à la maison.

Le Passager 2 : Eh bien, vous faites dans l'autosuggestion ?

Le Passager 1 : Vous croyez que ça aide ?

Le Passager (marmonne) : Il y a une bombe dans l'aéroport, je rentre à la maison. J'y serai dans une heure maximum. Allez, c'est décidé – j'y vais !

Le Passager 1 : Donc, vous allez quand même à la maison ?

Le Passager : Oui, ça n'a aucun sens de rester ici, ce cirque va durer encore longtemps !

Le Passager 2 : Longtemps.

Le Passager : Adieu.

Le Passager 1 : Mais vous allez bien revenir ?

Le Passager : Je vais revenir, bien sûr, de toute façon je prendrai l'avion aujourd'hui !

Le Passager 1 : Bon, alors au revoir !

Le Passager : Au revoir ?

Le Passager 1 : Quand ce cirque sera terminé, un autre commencera : vous savez, ils vont probablement tous nous fourrer dans un avion qui nous emmènera à la vitesse du son... chacun à sa destination...

Le Passager : Je ne comprends pas vos plaisanteries ni, du reste, le sens de toutes ces paroles – vraiment, à quoi bon plaisanter maintenant !

Le Passager 2 : Pourquoi – on vous attend ?

Le Passager : Qui ?

Le Passager 2 : Là-bas, où vous allez maintenant ? Parce que si on ne vous attend pas, vous pouvez peut-être rester ?

Le Passager : Je vais faire la surprise ! (*Il se prépare à partir*).

Le Passager 2 : Au revoir !

Le Passager s'en va. Le Passager 1 et le Passager 2 restent assis, à attendre.

ACTE II

Une chambre à coucher dans un appartement standard. Au centre, un grand lit ; légèrement sur le côté, une armoire avec un miroir ; à côté du lit, des tables de nuit avec des lampes de chevet, et sur l'une des tables, un téléphone. Il y a un homme et une femme dans le lit.

La Femme : Je me sens mal... (*au bord des larmes*)

L'Homme : Ah, non, tu ne vas pas me faire ça ! Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est – l'émotion, des souvenirs qui te tourmentent... Qu'est-ce qui te fait pleurer, alors qu'il n'y a aucune raison à ça ?

La Femme : Je ne sais pas, je me sens si mal, si vaseuse, comme si j'étais un cendrier sale, sale.

L'Homme : Un cendrier sale...

La Femme : Je ne sais pas, oui, c'est que, quand tu ne le fais pas pendant longtemps, tu crois que ça va être vraiment spécial avec cet homme-là, et même, avec n'importe quel homme, tu attends, tu te racontes des histoires, et quand ça se passe, la seconde d'après, tu éprouves soudain un tel sentiment de vide, et là, en plus, tout en même temps...

L'Homme : Tu es malade ou quoi ? Non, vraiment... il ne faut pas dire ça !

La Femme : Je ne sais pas, mais le plus dur, c'est de supporter ces premières secondes, ces premières minutes. Après, quand l'envie revient, c'est plus facile... (*elle se met soudain à crier*) Et tout recommence ! Tout recommence !

L'Homme : Tu es folle, comment est-ce que ton mari te supporte ?

La Femme : Par habitude !

L'Homme : Par habitude... il te supporte par habitude, et toi, tes crises d'hystérie, c'est aussi par habitude, ou tu as monté tout ce cirque spécialement pour moi ?..

La Femme : Pour toi, pour toi... mais là, ça va passer... Comment tu te sens ?

L'Homme : Ça va, je peux m'y remettre...

La Femme : C'est horrible, non, trouve un autre mot, un autre, tu veux me tuer !

L'Homme : (*récite théâtralement, avec une intonation légèrement larmoyante*)

L'automne va finir, les freux sont envolés,
Et les bois sans feuillage et les champs désolés ;
Une terre pourtant reste non moissonnée,

Plongée en la tristesse, elle est abandonnée.
Les épis chuchotant se murmurent entre eux :
Que ce vent automnal est donc fastidieux¹

La Femme : Arrête !

L'Homme : Je ne sais pas, moi ça m'aide depuis l'école. Tu le récites dans ta tête, ou à haute voix – le temps file, et tu penses à ces épis, et pas du tout à ce qui te dérange, pas du tout... seulement les épis... et après, ça devient encore plus intéressant, parce que ces épis, ils attendent le paysan qui ne les a pas labourés, ou ne les a pas moissonnés, bref, ils attendent, ils l'appellent, et là une voix d'en-haut, du Ciel en quelque sorte, leur répond, leur dit, à ces épis :

Votre bon laboureur à récolter renonce.
En proie à ses chagrins, le pauvre dépérit
Et ne peut achever les travaux entrepris.
Il se ronge, il s'éteint, il ne boit ni ne mange ;
Son coeur est ravagé par quelque mal étrange.
Ses bras, ayant tracé tant de sillons bien droits,
Comme des rameaux secs, pendent en désarroi.

La Femme (*se retourne et se serre contre l'Homme, puis soudain se couche sur lui – le tout d'une manière à la fois impétueuse et coquette qui atteste que son humeur a brusquement changé*) : Tu veux m'attacher ? !

L'Homme : T'attacher... avec quoi, j'ai pas de ceinture – avec celle de ton mari ?

La Femme : Il n'en porte pas non plus... Oh, attache-moi avec des collants !

L'Homme : Des collants ?

La Femme : Oui, prends-les dans l'armoire, et moi je ferai semblant d'être inconsciente (*elle descend de l'Homme et le pousse hors du lit avec les pieds – l'Homme tombe par terre*), je serai couchée ici, inconsciente, et toi, pendant ce temps, tu m'attacheras, et à ce moment-là je reprendrai conscience, mais ce sera trop tard, tu me domineras déjà complètement, et moi, totalement impuissante, je me soumettrai à toi !

L'Homme (*rampe jusqu'à l'armoire*) : Mais les collants ne vont pas se déchirer ?

La Femme : Non (*elle prend la posture d'une femme qui, pour des raisons à elle, a tourné de l'oeil*). Vas-y, ils sont là, dans l'armoire, dans le tiroir du milieu !

L'Homme nu se met debout devant l'armoire, ouvre la porte. Il se retrouve devant d'innombrables tiroirs remplis d'habits ; il ouvre un tiroir, un autre, examine rapidement le contenu et, ne trouvant pas de fil capron, il s'assied par terre et décide d'entreprendre une recherche plus minutieuse des collants en commençant par les tiroirs du bas.

L'Homme (*sortant des chaussettes du tiroir*) : Ton mari a des chaussettes longues (*il lit l'inscription sur les chaussettes*) – « Carpenter »... elles sont vraiment longues, peut-être que je peux les utiliser pour t'attacher ?

La Femme : Elles sont peut-être sales, il les jette toujours sans distinction avec tout le reste.

¹ Célèbre poème de Nicolas Nekrassov (1821-1877), paru sous le titre « Le champ non moissonné » in Katia Granoff, Anthologie de la poésie russe, Gallimard, 1961 (NdT)

L'Homme : Avec tout le reste... (*il approche les chaussettes de son nez, renifle*)... Sales... (*il les renifle encore une fois*)... Drôle d'odeur...

La Femme : Oh, c'est insupportable, dépêche-toi un peu ! (*Elle fait semblant d'être évanouie*).

L'Homme : C'est terrible, le désordre que tu as...

La Femme (*sortant de son « évanouissement », d'un ton agacé*) : Occupe-toi de ta femme, pour moi ce désordre – c'est de l'ordre !

L'Homme (*sort du tiroir des culottes de femme, les approche de son nez*) : Bizarre, tes sous-vêtements sentent la même chose que les chaussettes de ton mari !

Femme (*éclate*) : Quoi, ils les a jetées dans mes sous-vêtements ? !

L'Homme : Non, elles étaient dans un autre tiroir, mais l'odeur est la même.

La Femme : Montre-moi !

L'Homme jette sur le lit, près de la Femme, ses culottes et les longues chaussettes « Carpenter ». La Femme renifle d'abord les culottes, puis les chaussettes de son mari.

La Femme : Bizarre... tu les as vraiment prises dans des tiroirs différents ?

L'Homme : Oui, vraiment – ici, il n'y a que tes affaires (*il montre l'un des tiroirs du milieu*), ici les siennes (*il montre un autre tiroir, plus haut*), et ces chaussettes, eh bien, elles étaient ici (*il montre le dernier tiroir du bas*).

La Femme : Je ne sais pas, ça doit venir de l'armoire...

L'Homme : De l'armoire ?

La Femme : Oui, l'odeur du bois...

L'Homme : Du bois...

La Femme (*jette à l'Homme les chaussettes et les culottes*) : Remets-les à leur place, et arrête de tout renifler ! Ça suffit, fais ce que tu as à faire !

L'Homme (*passé à un autre compartiment de l'armoire, l'ouvre. Face à lui, un espace littéralement bourré d'habits qui s'élèvent en tas jusque tout en haut de l'armoire*) : Ton armoire est pleine !

La Femme : Et alors ?

L'Homme (*tire du tas d'habits des collants en boule et tout froissés, puis d'autres, et ainsi de suite, cinq ou six paires*) : Ça ne nous arrange pas, ça !

La Femme : Pourquoi ?

L'Homme : Si ton mari revient, je n'aurai nulle part où me cacher !

La Femme : Il ne reviendra pas !

L'Homme : Jamais ?

La Femme : Il reviendra demain !

L'Homme : On n'aurait quand même pas dû se retrouver avant qu'il ait décollé pour de bon, ou qu'il soit arrivé là où il devait aller, il t'aurait appelée de là-bas pour te dire « voilà, je suis arrivé à destination », et j'aurais dû venir à ce moment-là seulement, parce que comme ça, c'est pas très intelligent... j'étais assis sur un banc et j'attendais qu'il sorte, parte, disparaisse (*il s'approche du lit, monte sur elle ; tout en continuant à parler, il se met à attacher les bras de la Femme*) – moi aussi, je me racontais des trucs – que j'allais faire irruption chez toi, commencer à te faire l'amour, et moi, en fait, je ne suis pas du genre, tu sais, comme souvent, on demande à la femme d'un autre : « Tu l'as embrassé avant qu'il sorte ? Et lui, il t'a serrée dans ses bras, juste maintenant ? » – moi, ça ne m'intéresse pas, parce que chacun fait ce qu'il veut – et moi aussi j'ai cette sensation d'affaissement et de vide, dès que j'ai joui, et après j'ai de nouveau envie, et

après j'ai envie de manger – c'est terriblement ordinaire quelque part, même le fait que tu es la femme d'un autre, et que je t'attache, je t'attache aussi les jambes ?

La Femme (*comme si elle reprenait brusquement conscience pour, aussitôt après, « s'évanouir » à nouveau*) : Oui.

L'Homme (*continue à parler et à l'attacher*) : Je n'ai pas du tout envie de penser à ça, j'ai envie d'imaginer que oui – qu'il y a quelque chose d'inconnu et de terriblement intéressant couché devant moi, attaché, et que je vais maintenant l'outrager, en toute impunité, parce que, dans le fond, tout ça se fait d'un commun accord, bien qu'on ne le dise pas (*ayant fini d'attacher les jambes de la Femme, l'Homme se couche sur elle ; pendant un moment, il ne bouge pas, puis il commence l'acte sexuel*), et je sais que je serais bien plus heureux si j'avais réellement une de ces manies, comme d'attacher les gens et d'en tirer une jouissance, ou de renifler en secret les sous-vêtements ou les chaussettes de quelqu'un, et m'y adonner sans réserve, à tel point que je jouirais à la seule pensée que voilà, je vais renifler quelque chose d'intime, d'étranger... Ça me rendrait heureux, mais rien de tout ça ne me plaît, je suis incapable de me passionner pour ce genre de choses, et d'ailleurs, j'ai compris que chaque partie de mon corps est isolée des autres et vit sa propre vie, sans relation avec le reste de l'organisme – chaque partie est différente, et parfois, même, une partie de moi en terrorise une autre, oui... voilà, maintenant par exemple, ma conscience se moque de tout ce qui doit m'apporter une satisfaction sexuelle – tu vois, là, je me frotte à toi et je ne ressens aucun plaisir, parce que je suis comme dans un scaphandre, et le fait que je bande, et que, vraisemblablement, je vais jouir dans une minute et demie – c'est de mémoire... Mais à chaque acte terroriste de ma conscience je m'approche du moment où j'oublierai tout, et la première chose qui m'attend, c'est de devenir impuissant, et ensuite – toujours plus loin, et si soudain je n'aime pas l'odeur d'un sous-vêtement, je saurai que c'est ma fin qui vient... qui vient... qui vient... (*il jouit*).

La Femme : Je suis toute ankylosée...

L'Homme : A cause des collants ? Tu veux que je te détache ?

La Femme : A cause de tes mots, ils sont, je ne sais pas, comme des menottes...

L'Homme : Je vois...

La Femme : En fait, tu es pire que moi. Moi, je me sentais simplement mal, je voulais gâcher ta bonne humeur, te transmettre mon infection – mais toi, c'est le bouquet, tu es vraiment un cas désespéré... Détache-moi.

L'Homme : J'ai comme envie de manger.

La Femme : Super, détache-moi.

L'Homme : J'ai envie de manger, et je dois manger, c'est une règle... Après la deuxième fois, personnellement, je ne me sens plus si mal, parce que j'ai cet appétit qui vient, et tout à coup, tout ça prend un sens, je veux dire, ça valait la peine de le faire... ça valait la peine... ne serait-ce que parce qu'on a de l'appétit après – c'est quelque chose à entretenir avant que ça ne disparaisse, il y a encore de l'espoir...

La Femme : Quelle horreur !.. Plus je passe de temps avec toi, plus j'écoute toutes ces choses que tu dis, plus mon mari me plaît, et je crois bien que, bientôt, je vais de nouveau l'aimer.

L'Homme : Je sauve votre mariage.

La Femme : Détache-moi.

L'Homme : Il y a quelque chose à manger ?

La Femme : Cuisine. Frigo. Bol en verre. Recouvert d'une assiette. Salade.

L'Homme : Du pain ?

La Femme : Blanc, noir ?

L'Homme : Noir ?

La Femme : Y a pas de noir.

L'Homme : Blanc ?

La Femme : De la baguette.

L'Homme : De la baguette ?

La Femme : Rassie. Nous ne mangeons pas de pain. C'est la baguette d'avant-hier, nous avons eu des invités avant-hier, détache-moi.

L'Homme : Non, je ne te détacherai pas. Je peux manger au lit ?

La Femme : Non, on mange à table, mais si tu ne me détaches pas, tu pourras manger au lit, parce que personne ne t'empêchera de manger au lit.

L'Homme (*se lève, va à la cuisine, d'où il crie*) : Je mange dans le bol, d'accord ?

La Femme : Tu ne me détaches pas ?

L'Homme : Non, ce sera plus intéressant comme ça ! (*Il revient dans la chambre avec le bol, mâche, veut dire encore quelque chose, mais la sonnerie du téléphone l'interrompt. On entend deux sonneries. La Femme attachée se tord. L'Homme reste debout à regarder le téléphone. Le répondeur se déclenche*).

Le Répondeur : Bonjour ! Nous ne sommes pas à la maison ! Veuillez laisser votre message après le bip ! (*On entend le bip, puis une coupure – le répondeur répète le message enregistré – après cela, le bip sonne à nouveau, puis s'interrompt, laissant place à un long grésillement*).

La Femme : Eh voilà, le répondeur débloque ! Eteins-le, s'il te plaît, c'est insupportable d'écouter ça ! (*L'Homme est debout, le répondeur grésille – et soudain le répondeur commence à se calmer tout seul, et, semble-t-il, se tait tout à fait*). Merci !

L'Homme : De rien, mais je ne l'ai même pas touché !

La Femme : Peu importe, ce qui compte, c'est qu'il se soit tu ! Qu'est-ce que tu disais ?

L'Homme : Et qui appelait, à ton avis ?

La Femme : Quelqu'un, quelle différence ça fait ? Mais qu'est-ce que tu disais, qu'est-ce qui sera plus intéressant ?

L'Homme : De la vraie violence. Je disais que de la violence pour de vrai, ce sera plus intéressant – je ne vais pas te détacher ! Et ça n'aurait pas pu être lui ?

La Femme : Lui, elle, quelle différence ça fait ? Je ne suis pas là.

L'Homme (*s'installe sur le lit, mange*) : Et moi encore moins !

La Femme : Et toi encore moins ! Qu'est-ce que tu vas faire, quand tu auras fini de manger ?

L'Homme : Je vais dormir un peu.

La Femme : Et moi ?

L'Homme : Toi, tu fais ce que tu veux, mais je ne vais pas te détacher maintenant. Je vais dormir un peu, me reposer, et puis je te ferai de nouveau l'amour !

La Femme : Tu as tout planifié, un peu trop, d'ailleurs !

L'Homme : Ça ne te plaît pas ?

La Femme : Non !

L'Homme : Excellent ! Maintenant, c'est pour de vrai ! Et plus d'histoires. Ça t'excite ?

La Femme : Pour l'instant, non !

L'Homme : Alors, attends ! (*Il finit la salade, pose le bol vide par terre, se couche sur le coussin, s'enroule dans la couverture*).

La Femme : Tu fais quoi ?

L'Homme (*comme dans un demi-sommeil*) : Dans une minute, ou peut-être dans une heure, je vais me jeter sur toi...

La Femme : Tu veux dire que tu vas vraiment dormir ?

L'Homme : Je vais essayer...

La Femme (*hystérique*) : Détache-moi, détache-moi !

L'Homme : Tu veux que je te mette un bâillon dans la bouche ?

La Femme (*effrayée*) : Non.

L'Homme : Alors gueule pas...

La Femme : D'accord...

L'Homme : Tu vois – ça te plaît déjà...

La Femme (*siffle comme un serpent*) : Ne dors pas trop longtemps, mes mains vont s'ankyloser.

L'Homme : Bâillon, bâillon – quel drôle de mot, bâillon...

La Femme : Tu m'as entendue – mes mains peuvent s'ankyloser !

L'Homme (*se tourne sur le côté*) : Ton lit grince comme une balançoire...

La Femme : Une balançoire ?

L'Homme : Oui, une balançoire... Chez vous, dans la cour, il y a une balançoire, et pendant que j'attendais que ton mari disparaisse, il y avait un enfant qui se balançait, se balançait, et ça faisait hiiiiii, hiiiiii, et ton lit grince pareil... Il grince tout le temps quand je, quand nous...

La Femme : Eh bien tu vois, il n'y a qu'avec toi que je peux vérifier s'il grince...

L'Homme : Surtout ne commence pas à te plaindre !

La Femme : Je ne me plains pas !

L'Homme : Tu es la victime, je suis le violeur – c'est absurde si tu te plains à moi !

La Femme : C'est toi qui as commencé à te plaindre à moi ! C'est encore plus absurde – le violeur qui se plaint à la victime que son lit grince !

L'Homme saute du lit, court jusqu'à l'armoire et prend de la lingerie dans un tiroir, retourne au lit – il fait une boule avec la lingerie, la fourre dans la bouche de la Femme ; la Femme se débat, elle essaie d'articuler quelque chose, l'Homme enfonce encore du tissu dans sa bouche.

L'Homme : Tu me déranges, tu me déranges... tu me coupes dans mon élan... (*la Femme se tord sans faire de bruit*). Et juste quand tu commenceras à fatiguer, je me réveillerai, et on sera bien. Et toi tu seras même doublement bien : je te sauterai et je te détacherai. Là, ça sera le pied... (*Il remonte le drap sur sa tête. La Femme, après s'être débattue encore un moment, se calme. Soudain, l'Homme rejette avec force le drap, se redresse*). Tu entends ? ! (*Il se souvient que la Femme ne peut pas répondre*). – Ah, oui... Il y a un grésillement... Le répondeur, peut-être... c'est que je ne l'ai pas débranché... sans doute que celui qui a appelé est encore en train de réfléchir au message qu'il va nous laisser... bien, qu'il y réfléchisse... (*Il remonte le drap sur sa tête*).

ACTE III

Un bureau de taille modeste : quelques tables et des fauteuils de la même couleur dans lesquels un assortiment d'employés sont assis en rang serrés, chacun à une table. Une seule place est inoccupée. Un homme à l'allure soignée, vêtu d'un costume, se dirige vers cette place, un dossier à la main. Il s'agit visiblement d'un supérieur, étant donné que sa place de travail se trouve dans une pièce séparée, juste à côté. Détachant enfin le regard de son dossier, il s'étonne de ne pas découvrir devant lui, comme il s'y attendait, la silhouette de l'employé prêt à recevoir sa nouvelle tâche.

L'Homme (*s'adresse à la femme assise à la table voisine*) : Euh-h-h... elle... est où ?

La Femme (*sans détacher le regard de son ordinateur*) : Chez le psychologue...

L'Homme : Ah-h-h-h... (*Il pose le dossier sur la table de l'employée absente*). Dès qu'elle revient... je dois faire les comptes pour ce soir... vous lui direz ?

La Femme : Oui, bien sûr.

L'Homme : Bien... (*Il réfléchit à quelque chose, jette encore un coup d'oeil au dossier, le referme, se tourne vers la femme avec laquelle il vient de parler, puis réfléchit de nouveau à quelque chose, prend sur la table des feuilles de papier vierges avec lesquelles il recouvre le dossier*). Bien...

La Femme : Oui, bien sûr...

L'Homme : Bien... (*Il sort*).

Un certain laps de temps s'écoule. L'Homme à l'allure soignée revient et s'approche de la table, qui est toujours inoccupée.

L'Homme : Elle n'est pas revenue ?

La Femme : Non...

L'Homme : Bien... (*Il sort*).

Quelque temps plus tard, il pénètre à nouveau dans le bureau.

La Femme : Elle n'est pas revenue.

L'Homme : J'avais compris... ce que je veux dire, c'est que le psychologue ne travaille pas aujourd'hui... Ce n'est pas son jour aujourd'hui, il vient le vendredi et le mercredi...

La Femme : Ben, je ne sais pas, vous êtes déjà passé là-bas ? Parce que là-bas, quand le psychologue n'est pas là, il y a simplement une musique agréable, un écran, on peut se reposer, elle se repose tout simplement là-bas, elle décompresse psychologiquement...

L'Homme : Ayez la bonté, s'il vous plaît, d'aller la chercher... elle a assez décompressé comme ça...

La Femme (*se lève, s'apprête à exécuter l'ordre*) : Euh, je ne sais pas, on a aménagé cette pièce spécialement pour que les gens y décompressent, chacun à son rythme, comme il le sent... si après on est blâmé pour ça...

L'Homme : S'il vous plaît...

La Femme (*déjà en route*) : Le directeur lui-même a dit, si vous le sentez, alors allez-y, et que personne ne se prive...

L'Homme : Il y a un temps pour tout, au travail on doit le consacrer ne serait-ce qu'un tout petit peu à travailler... si on ne vous l'a pas appris... (*La Femme a déjà disparu derrière la porte, et l'Homme, comprenant qu'il n'y a déjà plus personne pour l'écouter, se tait.*)

Une autre employée du bureau s'approche de l'Homme, qui est de plus en plus nerveux.

La Femme 2 : Signez ici... (*Elle lui tend une feuille*).

L'Homme : Qu'est-ce que c'est ?

La Femme 2 : Un devis...

L'Homme : Je vois bien que c'est un devis ! Ce que je vous demande, c'est sur quoi porte ce devis – de la viande, du sucre ? !

La Femme 2 : C'est-à-dire ? (*Elle commence à trembler d'énerverment*). Mais nous... quelle viande, nous... nous ne sommes pas un supermarché...

L'Homme : Justement ! Vous n'êtes pas dans un supermarché ! Pourquoi, quand vous me refourgez votre paperasse, je serais censé lire dans vos yeux stupides ce qu'elle contient ! ?

La Femme 2 : Ce n'est pas ma paperasse, et, entre parenthèses, je travaille...

L'Homme : Ça va, vous allez pas commencer ! (*Il prend le devis des mains de la Femme, le parcourt rapidement et le lui rend*). Passez me voir plus tard, je ne peux pas le faire comme ça, à la va-vite.

La Femme 2 : C'est que j'en ai besoin, c'est urgent – c'est pour un bordereau que je dois faire maintenant...

La discussion entre l'Homme à l'allure soignée et la Femme 2 est interrompue par un cri venant de quelque part hors de la pièce. Dans le bureau, le travail s'arrête brusquement, tous les employés assis à leurs tables lèvent la tête, attendant une réponse à leurs suppositions quant à l'origine de ce cri. La femme que l'Homme à l'allure soignée vient d'envoyer chercher sa collègue entre en courant dans le bureau.

La Femme (*dévisage tout le monde, comme si elle ne comprenait pas où elle se trouve*) :

...

L'Homme : Qu'est-ce qu'il y a, c'est vous qui avez crié ?.. C'est vous ?..

La Femme : Je...

L'Homme : Qu'est-ce qui s'est passé ? Vous l'avez trouvée ?..

La Femme : Elle...

L'Homme : Quoi elle, vous l'avez trouvée, je vous pose la question ?..

La Femme : Elle s'est pendue...

L'Homme : Quoi ?

La Femme : ...

L'Homme : Quoi, j'ai pas compris, qu'est-ce que vous avez dit ?

La Femme : Elle s'est pendue...

L'Homme : Comment ça elle s'est pendue ? Comment ça... où ?

La Femme : Là-bas... dans la salle... de repos, elle... pend...

L'Homme : Mais comment ça, attendez...

La Femme 2 : Ohh... (*Elle tremble encore plus fort*).

La Femme : Là-bas, elle... pend...

Tous les employés se sont affaissés sur leurs chaises et se sont comme repliés très profondément en eux-mêmes.

L'Homme (*parcourt les employés du regard, comme s'il vérifiait dans sa tête qui exactement manque*) : Bon, restez tous assis... ne bougez pas... j'y vais moi-même... (*Il s'élanche hors de la pièce*).

Les employés se précipitent vers la Femme et, s'interrompant les uns les autres, la questionnent sur ce qui s'est passé.

La Femme 2 : Et alors, pourquoi elle... pourquoi elle s'est... elle-même ? !

La Femme 3 : Bois un peu d'eau, calme-toi, prends-toi en main !

La Femme 4 : Oh, mais comment, elle est toute seule, elle est toute seule là-bas, hein ? Dis-moi, elle est toute seule là-bas ?..

La Femme : Je me sens pas bien, oh, ça va pas du tout... C'est que, c'est que, j'ai tout juste réussi à me maîtriser, pour vérifier, elle était déjà, visiblement depuis longtemps, visiblement dès qu'elle y est allée, ça faisait longtemps déjà, ça je lui ai pas dit à lui, qu'elle y était allée il y a longtemps, déjà qu'il cherche toujours un prétexte pour s'en prendre à nous, je pensais elle se repose, ben oui, vu que... mais c'est que, oh, mon Dieu, j'ai tellement à faire, bon, il faut que je remplisse, je dois, où est mon formulaire ? ! Personne n'a vu mon formulaire ? (*Elle hurle*). Où est mon formulaire ? !

L'Homme entre à ce moment.

L'Homme : Calmez-la ! J'ai dit calmez-la !

Un des collègues agglutinés autour de la Femme lui donne une gifle. Elle se tait, mais l'Homme ne se calme pas.

L'Homme : Qu'elle se taise ! Quelqu'un ! Calmez-la ! Faites quelque chose ! Qu'elle se taise !

Timidement, mais avec force, la personne qui a giflé la Femme gifle l'Homme à son tour.

La Femme 2 : Qu'est-ce qu'on va faire, maintenant !

L'Homme (*s'assied à une table et prend un verre d'eau qu'un employé prévenant lui tend*) : Il faut téléphoner... appeler... pour qu'ils enquêtent... vite !

Quelqu'un se précipite vers le téléphone, appelle.

La Femme : Il faut, sans doute, la décrocher...

La Femme 2 : Oui, seulement...

La Femme 3 : Quoi ?..

La Femme 2 : Ça porte malheur...

La Femme 3 : Ahhh...

La Femme 4 : Comment ?

La Femme 2 : Si sa tête retombe sur quelqu'un, celui-ci, après... lui-même...

La Femme 4 : Quoi, lui-même ?

La Femme 2 : Quoi ! La corde autour du cou, voilà quoi !

La Femme 4 : Ah bon, je ne savais pas, on dit ça ?

La Femme 2 : Ha ! Vous avez la belle vie, si vous ne connaissez pas ce genre de choses !

La Femme 4 : Je vis comme tout le monde, je ne me plains pas – mais c'est la première fois que j'entend ça !

La Femme 2 : C'est ce que je dis, vous avez la belle vie...

La Femme 3 : Peut-être que, dans ce cas, sa tête, quelqu'un pourrait la soutenir ?

La Femme 4 : Oh, taisez-vous, c'est insupportable !

L'Homme : Calmez-vous ! Il ne faut toucher personne ! Nous devons attendre ! Nous ne devons rien toucher ! Ils vont arriver et ils vont eux-même... Vous les avez appelés ?

Celui qui a téléphoné : Oui ! Ils viennent !

L'Homme : Bien...

La Femme 4 : Il faut le dire au directeur...

L'Homme : Comment ça ? Il est parti...

La Femme 4 : Il faut peut-être le faire revenir, le rappeler...

L'Homme (*regarde sa montre*) : Il doit déjà être dans l'avion... le rappeler ! Il a un rendez-vous, un contrat ! Qui s'en occupera, hein, vous peut-être ? Le rappeler ! Vous réalisez ce que vous dites ! Il ne lui manquerait plus que nos problèmes !

La Femme 3 : Mais c'est aussi ses problèmes ! Quoi qu'il en soit, maintenant, il va falloir mener une enquête administrative !

La Femme 2 : Ça, de toute façon, il va y avoir une enquête...

L'Homme : Quelle horreur, quelle horreur ! Quel cauchemar ! Comment peut-on, comme ça, sans crier gare, sur son lieu de travail, faire une chose pareille ! Nous avons une réputation ! Comment est-ce possible, à quoi pense-t-on dans un tel moment ?..

La Femme 4 : Vous ne pensez qu'à votre réputation ! Mais là, quelqu'un est mort ! (*Elle pleure*).

L'Homme : Calmez-vous, tout le monde doit se calmer maintenant ! Bien... il faut réfléchir, maintenant ils vont vraiment arriver, il faut décider de ce qu'on va leur dire...

La Femme 2 : Pourquoi ?

L'Homme : Comment ça, pourquoi ? Parce que vous voudriez passer la moitié de votre vie, après, dans des accusations infondées ? On ne se pend pas simplement comme ça !..

La Femme : C'est vrai, en fait, pourquoi elle s'est pendue ?

La Femme 2 : Son mari la trompait...

La Femme 4 : Ah bon ? !

La Femme 3 : Tout le monde savait très bien que son mari la trompait. Et alors ? On ne se pend pas pour ça !..

La Femme 4 : Ben moi, je ne le savais pas !

La Femme 3 : Eh bien, visiblement, elle ne se confiait pas à vous, mais moi je le savais, et elle le prenait bien, elle n'en faisait pas un drame, combien de fois nous en avons parlé !

L'Homme : Ah, voilà !

La Femme 2 : Oui, voilà, ce n'était pas un secret, en tout cas entre nous...

La Femme 4 : En parler comme ça, aussi facilement... Faut le faire...

L'Homme : Attendez, mais ça explique tout... Il faut... il faut regarder sur sa table, peut-être qu'elle a laissé un message... comme on le fait dans ce genre de situations...

Tous se précipitent à la table de la collègue qui s'est pendue, fouillent dans ses papiers.

La Femme 3 : Non, il n'y a rien.

L'Homme (*feuillette un bloc-notes*) : Peut-être dans son agenda... Quel délire...

La Femme : Quoi, qu'est-ce qu'il y a...

L'Homme : Il est vide, complètement vide, il y a seulement une phrase au milieu...

La Femme 4 : Quelle phrase ?

L'Homme (*lit*) : « Les ongles des pieds poussent plus rapidement que ceux des mains »... Oui... *Une pause. Chacun se plonge dans ses pensées. Le silence est interrompu par un collègue qui était absent tout ce temps ; il était sorti chercher de l'eau minérale, et maintenant il est extrêmement étonné de ce qu'il trouve en revenant au travail.*

Le Collègue (*pose la bouteille d'eau sur la table, sourit*) : Pourquoi vous faites tous ces têtes d'enterrement ? Quelqu'un s'est pendu ?

Tous les employés du bureau émergent de leurs réflexions, se tournent vers leur collègue qui ne se doute encore de rien ; après une pause, ils lui hurlent en chœur.

La Femme : Ça va pas, ou quoi ? ! T'as perdu la boule, hein ? ! Faudrait quand même ! Faudrait quand même réfléchir un peu ! (*Elle se tape le crâne*)... Réfléchir ! T'as toujours eu de la peine avec ça, mais t'écoutes jamais personne, tu te fiches de tout et de tous !

La Femme 2 : Elle s'est pendue... elle s'est pendue. Oui, elle s'est pendue ! Voilà ! Oui ! Et toi tu débarques ! Ah ça, tu débarques ! Seulement, avant d'entrer ici, il aurait d'abord

fallu pointer ta petite tête (*elle se tape le crâne*), oui, ta petite tête, t'assurer que tout allait bien, et après seulement plaisanter !

La Femme 3 : Tu te pointes vraiment pas au bon moment, mais alors vraiment pas au bon moment ! Peut-être que tout ça te semble très drôle, seulement tu vois elle (*elle indique la Femme*)... nous avons tout juste réussi à la calmer, parce qu'elle a tout vu là-bas ! Et qu'est-ce qui va encore nous tomber dessus!..

La Femme 4 : Là, on commence vraiment à en avoir marre de tes plaisanteries ! C'est quoi ton problème ? ! Regarde un peu la télévision (*elle indique une direction dans laquelle, selon elle, pourrait se trouver une télévision*)... regarde, apprend comment les gens plaisaient, et surtout, quand et à quel moment ! Ça, on peut dire qu'ils ont engagé un sacré comique !..

L'Homme (*interrompt les femmes qui chuchotent au moment où elles commencent à gesticuler, si bien que les fins de leurs phrases sont presque inaudibles*) : Vous étiez où ?

Le Collègue : Moi... j'ai été chercher une eau minérale...

L'Homme : Ah oui, et pourquoi vous faites ça pendant votre temps de travail ?

Le Collègue : ...

L'Homme : Et d'ailleurs, on a bien installé un filtre. Quoi, elle ne vous plaît pas, notre eau ?

Le Collègue : Non...

L'Homme : Quoi ?

Le Collègue : Je bois de l'Evian.

L'Homme : De l'Evian ?

Le Collègue : Oui...

L'Homme : Et alors, dans ce cas-là pourquoi on a un filtre, il ne marche pas ?

Le Collègue : Si, mais j'aime mieux l'Evian...

L'Homme : En quoi est-elle meilleure, et d'ailleurs, comment peut-on distinguer une eau minérale d'une autre ?.. Vous voulez dire que vous faites la différence au goût ?

Le Collègue : Oui...

L'Homme : Intéressant... Et en quoi donc votre Evian se distingue de l'eau que nous buvons tous ici ?

Le Collègue : ...

L'Homme : Pourquoi, alors que moi, si j'ai un penchant quelconque, je m'efforce de le garder pour moi, tout au fond de moi, et je ne vais nulle part durant mon temps de travail, je ne cherche pas à résoudre mes problèmes personnels quand je dois m'occuper de tout autre chose, pourquoi est-ce que vos penchants vous obnubilent tant que vous vous permettez, quand ça vous prend, de vous en aller Dieu sait où ?..

Le Collègue (*sa lèvre inférieure tremble*) : J'étais, littéralement, à deux pas... et pas Dieu sait où...

L'Homme : Quoi ?

Le Collègue : A deux pas d'ici... au magasin.. je (*son visage se crispe, il commence à pleurer silencieusement*)... j'ai juste fait un saut...

Le visage des autres commence aussi à se crisper. Tous, certains plus fort, d'autres moins, commencent à cligner des yeux et à verser des larmes.

L'Homme : Non, mais expliquez-moi, - je n'arrive pas à comprendre - pour moi, personnellement, il me suffit d'avoir le mot « minérale » sur l'étiquette. Pour moi, c'est

suffisant, c'est bon, je comprends tout de suite que c'est une eau propre et saine, et le nom de cette eau ne me dit rien de plus, et encore moins sur son goût !

Le Collègue (*entre ses larmes*) : Ne me hurlez pas dessus !

L'Homme : Quoi ?

Le Collègue : Ne me hurlez pas dessus ! Si j'ai tort, j'assumerai, mais il ne faut pas me hurler dessus !

L'Homme : Mais qu'est-ce qu'il y a, hein ? Qui vous hurle dessus ? ! Et d'ailleurs, comment est-ce que vous me parlez ?

La Femme 2 (*entre ses larmes*) : Il hurle tous les jours sur tout le monde ! Pas étonnant que quelqu'un se soit pendu ici !

L'Homme : Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?

La Femme 4 : Exactement ça ! Vous ne vous rendez absolument pas compte de comment vous traitez les gens !

L'Homme : Et comment je traite les gens, hein ? Comment ? !

La Femme 4 : Avec vous, c'est pas qu'on n'a plus envie de travailler – on n'a carrément plus envie de vivre !

L'Homme : Mais qu'est-ce que vous avez tous, hein ? Comment est-ce que je vous traite ? Quoi, j'ai fait une remarque injuste ? (*Il s'adresse à la Femme 3*). Alors pourquoi vous, vous ne sortez jamais chercher de l'eau minérale...

La Femme 3 : Qu'est-ce que l'eau minérale vient faire ici ! On vous parle de tout autre chose ! Vous êtes, fondamentalement, incapable de parler aux gens ! Comment est-ce qu'on a pu vous nommer à un tel poste, je n'y comprends rien !

L'Homme : Ah ! Comme ça, ça vous surprend ! Moi, ce qui me surprend... (*il s'approche de la table de cette femme*). Ce qui me surprend, c'est votre âge !

La Femme 3 : Dans quel sens ?

L'Homme : Dans le sens où je me demande comment vous, une femme adulte, pouvez avoir, sur votre lieu de travail, tous ces machins-choses ! Ça encombre tout votre bureau ! (*Il ramasse une brassée d'images disposées sur le bureau de la Femme 3, et les agite au-dessus de sa tête*).

La Femme 3 : Ce ne sont pas des machins-choses !

L'Homme : Ah oui, c'est quoi alors ?

La Femme 3 : Des collages !

L'Homme : Ah, voilà ! Encore mieux ! Ça – ça, si vous ne le savez pas, c'est des choses qu'on fait quand on est enfant, normalement !

La Femme 3 : Oui... s'il vous plaît, remettez-les à leur place !

L'Homme : Ne craignez rien, je vais les remettre, seulement avant de me faire des remarques, essayez, s'il vous plaît, de comprendre ce qui se passe chez vous !

La Femme 3 : Tout va bien chez moi !

L'Homme : Ah oui, alors c'est quoi, ça ?

La Femme 3 : Qui vous a donné le droit de fouiller sur mon bureau ?

L'Homme : Je ne fouille pas ! C'est bien là le problème, tout est à la vue de tous ! Si vous les cachez, alors d'accord, mais comme ça – parce que là, vous nous obligez tous à être témoins, nous regardons tous vos bizarreries et nous devons supporter !

La Femme 3 : Supporter qui, moi ? Vous devez me supporter, c'est ça – magnifique !

L'Homme : Et pourquoi vous, vous avez... vous permettez (*Il s'adresse à la Femme 4, tend la main vers une photo posée sur son bureau*).

La Femme 4 : Oui, bien sûr... (*Elle lui donne une photo dans un cadre*).

L'Homme : Pourquoi cette personne, elle, a une photo tout ce qu'il y a de plus normale (*il y jette un coup d'oeil*)... De son mari, sans aucun...

La Femme 4 : C'est mon frère...

L'Homme : Quoi ?

La Femme 4 : Je ne suis pas mariée, c'est mon frère !

La Femme 2 : Mais on m'a dit que tu étais mariée... (*Elle s'adresse à la Femme 3.*)
C'est vous qui me l'avez dit !

La Femme 3 : Je l'ai dit parce qu'elle-même me l'a raconté, son mari, leur lune de miel dans les îles...

La Femme 4 (*arrache la photo des mains de l'Homme*) : Quelles îles ! Je ne suis pas mariée !

La Femme 3 : Mais c'est bien ce que vous racontiez ?

La Femme 4 : Et de quoi d'autre pourrais-je parler avec vous ? De quoi ? ! Chaque jour, vous passez votre temps à jacasser sur vos stupides familles, à raconter où vous allez avec vos maris après le travail ! (*Elle change de voix, parodie ses collègues*) : « Il n'y a rien d'intéressant en ville, c'est partout la même chose ! Je n'avais pas commandé de danse, et elles sont venues à notre table et ont commencé à se déshabiller, mon mari et moi on était dégoûtés, mon mari et moi ça nous gênait, mon mari et moi on s'est fait des vacances, mon mari et moi, mon mari et moi ! Ce weekend il m'emmènera... Il m'a promis d'acheter pour ce weekend ! »... C'est abject ! Et c'est chaque jour les mêmes discours abjects ! (*Elle s'essuie avec une serviette en papier*).

La Femme : Quoi, tu es jalouse de nous ?

La Femme 4 : Et puis quoi encore !

La Femme : Tu es jalouse de nous ! Quelle horreur ! Mais vraiment, de quoi es-tu jalouse ! (*Elle prend la photo posée sur le bureau, l'examine*). Bien sûr, son frère ! Son portrait craché ! Comment avons-nous pu penser...

La Femme 4 : Remets-la à sa place !

La Femme : Du calme !

La Femme 4 : J'ai dit remets-la à sa place !

La Femme : Je ne vais rien lui faire, calme-toi !

La Femme 4 : T'as pas compris ou quoi ? (*Elle se précipite vers la Femme, lui arrache la photo des mains*).

La Femme : La voilà, calme-toi !

La Femme 4 : Ordure ! (*Elle range la photo dans son sac à main*).

La Femme : Salope !

La porte s'ouvre, un homme d'un certain âge, vêtu d'un costume en velours côtelé, entre dans le bureau. L'homme tient dans ses bras un petit chien appartenant à une race particulièrement répugnante, dont les yeux exorbités semblent être trois fois plus grands que le chien lui-même.

L'Homme âgé : Excusez-nous...

Tout le monde se tait.

L'Homme âgé : Excusez-nous... nous avons oublié la laisse... La dernière fois, nous avons oublié notre laisse dans notre cabinet... Nous étions en train de nous promener quand nous avons compris que nous nous promenions sans laisse... Elle est sans doute dans mon cabinet, dans la salle de repos... qui est fermée... et il nous faut la laisse... Et,

au fait, pourquoi la salle est-elle fermée, j'avais pourtant demandé que, même quand je ne suis pas là, les employés puissent s'y reposer, s'y détendre...

L'Homme : On ne peut pas y entrer maintenant...

L'Homme âgé : Pourquoi... nous avons notre collier là-bas...

L'Homme : Notre collègue s'est pendue là-bas, on ne peut pas y entrer maintenant...

L'Homme âgé : Ah bon... Ah... bon, oui-bon, oui, alors je...

L'Homme : Restez, attendez, ils vont arriver maintenant, vous pouvez attendre, s'il vous la faut absolument... Ils vont la décrocher, et ils vous la rendront, votre laisse.

L'Homme âgé : Oui... (*Il fait non de la main, s'apprête à partir, s'arrête, se retourne*). Peut-être que vous avez besoin de mon aide ?

L'Homme : Euh, je ne crois pas, merci...

L'Homme âgé : Comme vous voulez, ce n'est pas un problème pour moi...

L'Homme : Je ne sais pas, peut-être que quelqu'un ? (*Il se tourne vers les employés, qui se taisent, s'efforçant de regarder ailleurs*).

La Femme : Merci, ça ira...

L'Homme âgé : Oui ?.. Bon, d'accord, d'accord... Au revoir... (*Il sort*).

L'Homme : Bonne journée...

Tous : Au revoir...

La Femme 2 : Combien de fois déjà est-ce qu'on lui a demandé de ne pas venir au travail avec son chien !

La Femme : Il dit que son chien l'aide, que ça calme les patients...

La Femme 2 : Qui pourrait-il calmer, cet épouvantail ! Ils sont allés le chercher où, ce clown ! Il vient ici, il nous assomme avec ses discours ! Et voilà le résultat ! Qui a-t-il aidé, en quoi ?

La Femme 3 : Personnellement, j'arrive toujours à me prendre en main... Sans tous ces... d'ailleurs, je comprends pas...

La Femme 4 : Vous y arrivez, mais d'autres pas...

La Femme 3 : Parce qu'il faut faire chaque chose en son temps...

La Femme 4 : Qu'est-ce qu'il faut faire en son temps ?

La Femme 3 : Ça! Vous me comprenez très bien...

La Femme 4 : Non, je ne vous comprends pas du tout... Si vous plaît, allez jusqu'au bout, si vous avez quelque chose à dire !

La Femme 3 : Ça va, vous comprenez parfaitement, pourquoi voulez-vous que j'explique devant tout le monde qu'il faut se marier au bon moment pour, après, pouvoir avoir des relations normales avec les gens !

La Femme 4 : Oui, pour ne pas, après, avec la laisse des autres...

L'Homme : Ecoutez, là, vous me sidérez !.. Pourquoi ? ! Pourquoi est-ce que, soudain, tout à coup, vous devenez tous comme incontrôlables... Enfin, c'est pas ce que je voulais dire, c'était dans le sens... pourtant, tout semble aller à merveille pour vous... chaque jour, vous venez ici, vous vous saluez, vous souriez... nous travaillons ensemble... car nous travaillons... d'une certaine manière... vous savez tout les uns des autres, mais va savoir pourquoi vous ne pouvez pas dire à temps ce qui vous dérange ou vous énerve, ça s'accumule, ça s'accumule en vous et après vous vous transformez en bombe, qui éclate au plus mauvais moment... moi, par exemple, est-ce que je hurle vraiment sur tout le monde, comme vous me l'avez dit aujourd'hui ? Hein ? Est-ce que j'ai mérité ça ? Quoi, c'est si dur à supporter quand on vous fait une remarque méritée ?

Le Collègue : Et si elle est imméritée ?..

L'Homme : Eh bien, euh, peu importe, on peut toujours supporter...

Le Collègue : Oui...

L'Homme : Oui, bon, finalement, vous pouvez tout me dire, mais sans être insultants...
Simplement, ce négatif, à ce que je comprends, il s'accumule, il s'accumule, il doit bien
sortir d'une manière ou d'une autre...

La Femme : Il faut simplement se détendre plus souvent, se parler, partager ses
problèmes...

La Femme 2 : Il faut décompresser, se faire aider...

La Femme 3 : Que quelqu'un puisse aider, écouter... Peut-être même quelqu'un de
complètement extérieur, qui n'en parlera à personne.

La Femme 4 : N'importe qui, mais pas ce clown...

Tous : Non-on-on...

La Femme : Avec son chien...

La Femme 4 : Moi, un jour, je suis allée le voir dans son cabinet, je me suis assise sur le
divan, je me disais, je vais me reposer, et il s'est assis à côté de moi, et il m'a dit,
dessinez-moi une personne...

La Femme : Une personne ?

La Femme 4 : Oui... Il m'a dit – s'il vous plaît, dessinez-moi une personne – il faut que
je vous teste... Bon, je lui ai gribouillé quelque chose, et faut voir ce qu'il m'a sorti,
d'après lui c'est tout juste si j'étais pas une espèce de maniaque ! Cette limace² ! (*Tous
ricanent d'un air approbateur en hochant la tête*).

La Femme 3 (*prend les collages qui sont sur son bureau*) : C'est mon fils, ces collages...
Il aime découper, coller... Je n'ai pas voulu mettre leurs photos sur mon bureau, parce
que mon fils comme mon mari ne sont pas photogéniques, ça sort pas joli, ou c'est qu'on
les photographie pas bien, alors que ces dessins sont amusants, quand je les regarde, ça
me calme immédiatement, je me sens bien, toute légère... C'est un petit diable, il est tout
le temps en train de pousser sa grand-mère à bout, il n'écoute personne, il énerve son
père, et c'est seulement quand il fait ses collages qu'il se calme... (*Elle regarde les
collages, pleure. Tous les employés regagnent leurs places et reprennent le travail*).

ACTE IV

*Une cour. Un banc. Sur le banc, deux femmes âgées. On entend le grincement d'une
balançoire, quelque part au loin. C'est comme si, quelque part au fin fond de la cour,
invisible, un robot rouillé se balançait sur une balançoire rouillée. Le robot aime se
balancer – c'est pourquoi il est peu probable qu'il décide un jour de faire une pause, et
encore moins de laisser la balançoire tranquille – il n'arrêtera jamais de se balancer.
Les femmes assises sur le banc le savent probablement, et elles s'efforcent de s'habituer
à ces bruits métalliques qui leur rongent le coeur en les imitant avec le son et le
bourdonnement de leurs propres voix.*

La Femme 1 : Tu es bien couverte ?

La Femme 2 : Oui. (*Elle remonte sa jupe et montre à sa voisine des culottes-guêtres
roses*). Lisa, qui prenait toujours froid à la vessie, elle enfile exactement les mêmes
directement sur les collants. Elle, à la moindre brise – ça y est, elle prenait tout de suite

² Mot inconnu (« Onoshnik ») – nous attendons des éclaircissements des auteurs (NdT)

froid à la vessie. Et après elle avait du sang dans l'urine. Elle dit que c'était comme si on lui tailladait une fente avec une fourchette ou un canif pour laisser passer l'urine. Elle était sur les toilettes et attendait qu'on finisse de la taillader : cinq, dix, vingt minutes – et ensuite, ça sortait avec du sang. Elle souffrait toujours comme ça avant de mettre ces culottes-guêtres.

La Femme 1 : Il faut se protéger !

La Femme 2 : Il faut se protéger !

La Femme 1 (*se tourne vers le bruit de la balançoire, crie*) : Tu n'es pas fatigué ? !

Voix d'enfant : Non !

La Femme 1 : Eh bien, vas-y, vas-y, continue. Qu'il se balance.

La Femme 2 : Qu'il se balance.

La Femme 1 : Quand ses parents arrivent, ils l'enferment dans leurs quatre pièces. Lui, il va vers la fenêtre, il regarde dehors, vers cette balançoire, comme un chien il regarde, un chien qu'on ne promène pas. Laissez cet enfant sortir, je leur dis. Et eux, ils font comme s'ils ne m'entendaient pas, je veux dire, que je sois là ou pas – moi, je suis le bruit de l'eau quand on fait la vaisselle – quand ils ont besoin de quelque chose, ils me remarquent. Tu es témoin...

La Femme 2 : Oui.

La Femme 1 : Je ne veux de mal à personne...

La Femme 2 : Non...

La Femme 1 : Mais eux... Tu verras, ça se passe sous mes yeux ! Par exemple, hier, je leur dis, si je vous gêne, si vous avez besoin qu'on ne vous dérange pas – très bien – mettez-moi dans une maison de retraite. Qu'est-ce que ça peut me faire, j'ai vu tout ce que j'avais à voir – c'est à eux de vivre, d'élever l'enfant.

La Femme 2 : Arrête ! Quelle maison de retraite !

La Femme 1 : N'importe laquelle ! Au moins, là-bas, je saurai que vraiment plus personne n'a besoin de moi, alors qu'ici... Ma propre famille, et comment ils me traitent !

La Femme 2 : Et ta fille alors ?

La Femme 1 : Quoi ma fille. Dès qu'il est là, il la baratine. Tout ce qu'il lui fourre dans le crâne la nuit, elle le fait la journée. Parfois, je me demande si c'est bien ma fille.

La Femme 2 : C'est de ta faute !

La Femme 1 : C'est de ma faute...

La Femme 2 : A l'époque, quand il commençait tout juste à la fréquenter, je t'ai tout de suite dit – il va t'en faire voir ! Il va te serrer la vis ! T'as trop lambiné, t'as raté le coche ! Eh bien maintenant, paye !

La Femme 1 : Oui... (*elle pleurniche*).

La Femme 2 : Comment t'as pu, t'avais les yeux où ! T'as vu sa nationalité ? C'est dans le sang, chez eux, de commander, de soumettre, et toi, tu as arrangé ce croisement consanguin !

La Femme 1 : Oui mais, au moins, l'enfant est beau...

La Femme 2 : Beau ? Et alors ? Il deviendra comme son père ! Un dégénéré.

La Femme 1 : Arrête !

La Femme 2 : Quoi ? Oui ! Si on ne l'arrache pas maintenant à l'influence de son père – c'est fini, il sera comme lui !

La Femme 1 : Oui, mais au moins il a un travail, qui rapporte !

La Femme 2 : Tu en vois beaucoup, de cet argent ? Hein ! Où est-ce qu'il danse, au casino ?..

La Femme 1 : Dans un club, un restaurant...

La Femme 2 : Tu vois, ce travail il l'aura tant que l'ethnique reste à la mode. Ils en prennent des comme ça, comme ton gendre, ils leur demandent de danser, de chanter, et de le faire comme chez eux, comme dans leur peuple ! De toute façon, les gens n'y comprennent rien, à ce qu'on leur chante et ce qu'on leur danse, parce que c'est tous des junkies, complètement accros – ils prennent leur pied en voyant quelqu'un se tortiller et beugler des trucs incompréhensibles, eux, ceux qui ont de l'argent, ça les fait planer, l'ethnique, et ils mettent de l'argent sur des types comme ton gendre. Et eux, les ethniques, ils croient qu'on comprend vraiment ce qu'ils font, mais en fait tout le monde s'en fout – simplement, on en a fait une mode, parce que ça n'intéresse plus personne de comprendre les chansons et les danses normales – ils ont tous le cerveau en compote – et ça les emmerde, ça branche plus personne les choses dans une langue compréhensible, la culture normale. Des toxicos, tous des toxicos, et ils ont de l'argent – ces producteurs, ces managers de chaînes de marketing, ces superviseurs – ils travaillent tous pour leur dose – regarde, ma retraite, ma retraite toute entière – ça leur paye juste leur portable et leur bouffe, et eux – ils doivent encore suer pour leurs shoots. Alors attends que la mode de l'ethnique finisse – et ton gendre se retrouvera de nouveau à balayer les cours, ou à voler de la ferraille – ce que, au fond, ces bergers en chemises à lacets sont censés faire !

La Femme 1 : Ça veut dire que si on le vire de son boulot, je vais devoir tous les entretenir, c'est ça ?

La Femme 2 : Personne te demandera ton avis. Toi, ma petite, tu seras leur esclave ! Ou bien, carrément, ils te noieront dans la baignoire et mettront l'appartement à leur nom !

La Femme 1 : Non, mais comment ça, qu'est-ce que je vais faire, moi ?

La Femme 2 : Tiens ! (*Elle sort une fiole de la poche de son manteau et la tend à la Femme 1*).

La Femme 1 : Qu'est-ce que c'est ?

La Femme 2 : C'est la guerre, tu comprends ! Il est temps de passer des mesures préventives aux opérations terrestres ! Là, c'est le premier qui se décide qui vaincra ! Tu lui mets un cachet dans sa soupe, ou dans son thé – et dans six mois – la fille, le petit-fils et la grand-mère adorée sont une famille heureuse ! Et du gendre, il ne reste que des bons souvenirs !

La Femme 1 : C'est quoi ces pilules, c'est du poison, hein ?

La Femme 2 : Du sucre candy ! Bien sûr que c'est du poison – n'aie pas peur – personne ne pourra le découvrir – ça a déjà été vérifié – j'en ai fait expérience ! Seulement, toi, ton gendre, c'est un bandit, alors que mon mari était encore pire !

La Femme 1 : Donc tu l'as...

La Femme 2 : Aidé ! Je l'ai aidé, sinon il se serait encore préparé pendant vingt ans à sa rencontre avec l'éternité.

La Femme 1 : Il était tellement gentil...

La Femme 2 : Gentil ! Ce gentil m'a gâché toute ma vie, ça fait seulement une année que j'ai commencé à vivre normalement ! Libre, avec un appartement à moi, les enfants déjà tous casés, et personne pour me déranger !

La Femme 1 : Combien à la fois, une ?

La Femme 2 : Une.

La Femme 1 : Et si je lui en mets deux – ça ira deux fois plus vite ?

La Femme 2 : Si tu en mets deux, je te le dis tout de suite, je t'apporterai pas de paquets en prison. A la place du sang, il aura de la diarrhée – ils te cueilleront tout de suite, alors tu as intérêt à patienter, tant pis si c'est long, au moins personne n'y verra rien – une à la fois ! Compris ?

Un homme s'approche du banc, il porte des valises, il s'assied un peu à l'écart des femmes, pose ses valises à côté de lui, regarde par terre, plisse le front, grommelle quelque chose – ses yeux sont déjà humides, et cette humidité est sur le point de couler le long de ses joues. Les femmes interrompent leur conversation, louchent discrètement vers l'homme qui vient de s'asseoir à côté d'elles. La Femme 1 crie théâtralement en direction de la balançoire grinçante, toujours en louchant vers son étrange voisin.

La Femme 1 : Tu n'es pas fatigué ?

Voix d'enfant : Non !

La Femme 1 : Bon, alors vas-y, vas-y, continue. Qu'il se balance.

La Femme 2 : Qu'il se balance.

L'Homme n'arrive plus à se retenir, il pleure.

La Femme 1 : Eh, qu'est-ce qui te prend !

La Femme 2 : Aïe-aïe-aïe, allez ! Allez, reprends-toi en main !

La Femme 1 : Tiens, prends ce mouchoir, essuie-toi ! (*Elle tend un mouchoir à l'Homme*).

L'Homme : Merci.

L'Homme essuie ses larmes. Les femmes le regardent fixement, attendant qu'il partage avec elles son chagrin.

L'Homme : Oui... (*Il devient songeur, regarde au loin, les larmes cessent de couler, ses yeux deviennent secs*). Alors, qu'est-ce qui se passe chez vous ?

La Femme 1 : Chez nous ?

La Femme 2 : Comment ?

L'Homme : Ben oui, qu'est-ce que vous faites assises ici, vous attendez quoi ?

La Femme 1 : Je sors mon petit-fils !

La Femme 2 : Et moi, je me promène, et puis quoi, j'ai toute la journée devant moi !

L'Homme : Aaaah... (*Il se lève, prend ses valises, s'en va*).

La Femme 1 : Mais regarde-moi celui-là !

La Femme 2 : Quoi, je dois lui rendre des comptes de ce que je fais ici ? ! C'est à mon mari que j'en rendrai, et c'est pas lui qui va m'en demander !

La Femme 1 : Je m'assieds toujours ici ! Mon petit-fils fait de la balançoire, et alors ?

La Femme 2 : Moi, des petits chefs comme ça, je m'en débarrasse tout de suite, merci, je suis libre, je fais ce que je veux maintenant ! Ça veut dire quoi, que tout le monde va m'interroger et me donner des instructions maintenant – je dois écrire des comptes-rendus, hein ?

La Femme 1 : Je l'emmenais dans la cour d'à côté, je le promenais, alors deux types avec des galons se sont approchés et m'ont demandé – la voiture verte, c'est la vôtre ?

La Femme 2 : Il se croit intelligent, avec ses valises...

La Femme 1 : Je leur dis – c'est pas la mienne, et puis quoi ?

La Femme 2 : Apparemment, il était en retard, il pleurait sur son sort, et nous, nous l'avons dérangé, mais je ne partirai pas d'ici !

La Femme 1 : Et ils ont commencé à me demander mon nom et mon adresse, la voiture a les pneus crevés, ils ont dit, et personne ne sait à qui elle est, et vous, vous le savez, ils m'ont demandé, vous avez vu qui la conduisait, ou qui a crevé les pneus ?

La Femme 2 : Je n'attends plus rien, j'ai assez attendu – et il me pose encore la question ! Il y a trente ans, j'attendais encore, et après j'ai arrêté, oui !

La Femme 1 : Je leur dis, je n'ai pas vu moi, qui la conduisait, et qui l'a, lui a, crevé les pneus, j'en ai rien à fiche, du balai ! Mon petit-fils fait de la balançoire, et c'est tout – pourquoi je devrais laisser mon nom quelque part ? !

La Femme 2 : Même à mes enfants adultes, je ne leur rends pas de comptes, je ne leur dis pas où je suis et où je vais, alors pourquoi quelqu'un se permet... Ils ont leur vie, moi la mienne – il s'est trouvé que leur vie a commencé par moi, mais je ne leur demande rien pour ça ! Et ils savent qu'ils n'ont rien à obtenir de leur mère !

La Femme 1 : Ils ont quand même tout pris, tout noté, même le code postal ! T'imagines ! Je ne vais plus dans cette cour maintenant, j'évite les ennuis ! Il y a aussi une balançoire ici ! Une bonne balançoire ! Allez, donne-moi tes pilules ! (*Le grincement de la balançoire cesse brusquement*).

La Femme 2 : Tiens ! (*Elle donne à la Femme 1 la fiole avec les cachets*). C'est qui, d'ailleurs ? C'est quoi son nom ? Avec des valises ! Maintenant, les gens avec des valises, il faut tous les contrôler !

La Femme 1 : Qu'est-ce que tu as sur le front ? (*Elle regarde fixement le front de son amie. Celle-ci, comme chez les Indiennes, a un point rouge brillant qui sautille pile au milieu de son front – seulement, ce n'est pas un signe indiquant qu'elle est mariée, mais le laser d'un viseur*).

La Femme 2 : Quoi ?

La Femme 1 : Une tache rouge. Montre voir... (*Elle crache sur son doigt, veut effacer la tache – mais le point rouge, tel un rayon de soleil, s'échappe de son doigt et se pose un peu plus haut*). Il nous faut un mouchoir...

La Femme 2 : Le mouchoir ! Il est parti avec ! Hein ! Il nous a embobinées comme je ne sais pas qui ! Mais qu'est-ce que tu fais ! (*Elle écarte le doigt de son amie de dessus son front*).

La Femme 1 : Oh, il a disparu ! Oups, il est revenu !

La Femme 2 : Tu vas me dire ce que c'est ?

La Femme 1 : Ah, c'est, je crois, un viseur, un laser... Comme si un sniper te prenait pour cible...

La Femme 2 : Pour quoi faire ?

La Femme 1 : Te tirer dessus !

La Femme 2 : Qu'est-ce que tu dis ! (*Elle saute du banc, le contourne, et vient se cacher derrière la Femme 1, regarde par-dessus son épaule*). Regarde, c'est ton petit-fils qui braque quelque chose sur nous !

La Femme 1 : Ah ! C'est son père qui lui a offert ça ! Un viseur – c'est un jouet !

La Femme 2 : Aha, ça y est, ça a déjà commencé, ça commence toujours par des jouets ! Qu'il range ce truc ! (*Elle se cache à nouveau derrière F1*). Dis-lui !

La Femme 1 (*crie à son petit-fils*) : Qu'est-ce que tu fabriques, hein ? ! (*Elle se tourne vers son amie*). N'aie pas peur, ça ne tire pas, ça vise seulement !

La Femme 2 : Aha, ça vise ! Ça vise, et puis ensuite ça tire ! (*Elle crie à l'enfant désobéissant*). Range ça, tu entends, range ça loin de nous !

La Femme 1 (*à son petit-fils*) : Va te balancer! Va te balancer, mon chéri !

La Femme 2 : Il n'écoute pas !

La Femme 1 : Bon, maintenant je vais lui en mettre une ! (*Elle se précipite vers la balançoire en hurlant*). J'ai dit quoi ? Range ça ! Range ça ! Retourne te balancer ! Ou tu rentres à la maison !

La Femme 2 (*se lève*) : Voilà ce que ça fait, le sang ! C'est dans le sang – et y a plus rien à faire, que tu l'éduques ou pas, il faut leur donner des pilules à tous, à tous... (*Elle crie à la Femme 1*). Qu'est-ce que tu attends, casse-le ! Casse ce truc, qu'il ne puisse plus y toucher ! (*Elle court vers la balançoire*).

ACTE V

La caserne d'un régiment de sapeurs-pompiers. Le vestiaire des douches. La vapeur qui sort des douches glisse sur les nombreux casiers et les bancs. Sur l'un des bancs, devant un casier ouvert, est assis un homme de stature athlétique ; il fait sortir d'un long tube épais une crème blanche qu'il prend dans sa paume, et avec laquelle il masse minutieusement ses doigts de pied. Du casier voisin s'élèvent des craquements et des coups impatients, comme si quelqu'un y était enfermé et essayait d'enfoncer la porte de l'intérieur. A ce moment, la porte des douches s'ouvre bruyamment, et deux jeunes hommes, une serviette autour des hanches, se précipitent dans le vestiaire. L'un d'eux tient dans ses mains une boîte avec de la poudre à lessive ; l'autre court vers son casier, fouille à l'intérieur, en sort une feuille de papier vierge. Les deux hommes s'approchent du casier d'où sortent les coups ; ils rient, se montent mutuellement la tête. L'un d'eux verse la poudre à lessive sur la feuille, l'autre l'approche des fentes du casier et souffle de toutes ses forces. On entend quelqu'un tousser dans le casier ; les hommes, satisfaits de leur « blague », éclatent de rire.

L'Homme 1 : Attaque chimique !

L'Homme 2 (*crie dans le casier*) : Ne respire pas !

L'Homme 3 (*essuie la crème de ses mains*) : Pourquoi est-ce que vous vous acharnez sur lui ?

L'Homme 1 : Parce que c'est une lavette, voilà pourquoi !

L'Homme 2 : Une chiffonnette molle ! (*Ils rient aux éclats, s'approchent de nouveau la feuille du casier, soufflent la poudre ; dans le casier, quelqu'un tousse méchamment*).

L'Homme 3 : Vous étiez où aujourd'hui ?

L'Homme 1 : Sur un incendie ! Une maison qui a sauté...

L'Homme 3 : Et alors ? (*La personne enfermée dans le casier commence à tambouriner furieusement, couvrant la voix des hommes en train de discuter*). Mais ouvrez... vous le... Y en a ras-le-bol!

L'Homme 2 ouvre le casier – un homme nu, à l'aspect chétif, en sort en trébuchant. Il est secoué par une violente quinte de toux. Il paraît nettement plus âgé que ceux qui l'ont enfermé. Il continue à tousser, se dirige vers son casier, l'ouvre, et commence à s'habiller, marmonnant sans s'arrêter...

L'Homme 4 : Espèces de tarés...

L'Homme 2 : Tu nous remercieras un jour... tu peux faire face à tout maintenant, même à une attaque chimique ! (*Il éclate de rire*).

L'Homme 3 : Alors, qu'est-ce qu'il y a eu là-bas ?

L'Homme 1 : Une explosion au gaz !

L'Homme 3 : Un accident ?

L'Homme 1 : Non, tout n'est pas encore clair, mais ce n'est probablement pas un accident. Tout l'étage a été soufflé, et tout est parti d'un appartement – d'après les premiers indices, les experts ont déjà déterminé que tout avait été préparé, quelqu'un avait allumé le gaz, toutes les plaques...

Pendant ce temps, l'Homme 2 fouille dans son casier, en sort une photo, la montre à l'Homme 3.

L'Homme 2 : Tiens, regarde, j'ai pris des photos là-bas, c'est cool, hein ? C'est cool ?

L'Homme 3 : C'est les mains de qui ?

L'Homme 1³ : Regarde, les mains et les pieds sont attachés au lit, et entre deux – rien du tout ! C'est fort, hein !

L'Homme 3 : Vous êtes des maniaques ! Vous avez déjà assez de photos de ce genre pour faire une exposition, hein ?

L'Homme 2 : Regarde, c'est parce qu'ils étaient attachés qu'ils sont restés sur le dossier du lit, et le corps a été soufflé, en fait, on l'a trouvé dans la rue, hé ! *(Il éclate de rire, fourre la photo juste sous le nez de l'Homme 3, celui-ci la repousse, alors l'Homme 2 met la photo sous les yeux de l'Homme 1).*

L'Homme 1 : Enlève ça ! J'ai déjà assez de peine comme ça à dormir avec ce travail !

L'Homme 4 : Il faut tous aller vous faire soigner !

L'Homme 2 : Qu'est-ce que t'as, hein ? *(Il donne la photo à l'Homme 1, enlève la serviette qu'il a autour des hanches, la plie en deux et l'entortille, l'agite au-dessus de sa tête, s'approche de l'Homme 4 et le fouette violemment sur les cuisses).*

L'Homme 4 *(crie hystériquement)* : Laisse-moi tranquille !

L'Homme 2 : Je vais te laisser tranquille – tellement tranquille que tu auras ta place dans notre exposition de photo, je vais juste t'arracher les jambes, les mettre dans ton casier, et nous allons les photographier, et nous appellerons tout ça « Jambes dans le casier » *(Il éclate de rire).*

L'Homme 1 : Non, on les attachera sous le casier, et le casier tiendra debout sur tes jambes ! *(Ils éclatent tous les deux de rire).*

L'Homme 4 : Qu'est-ce que vous voulez ? ! Pourquoi vous me harcelez tout le temps ?.. *(Il pleure).*

L'Homme 2 : Parce que t'es une lavette !

L'Homme 1 : Une chiffé molle !

L'Homme 2 : T'as vu tes oreilles ?

L'Homme 1 : Ton papa était un éléphant ? Ta maman s'est approchée trop près de la cage au zoo, hein ? Et après tu es né !

L'Homme 2 : Eléphant !

L'Homme 3 : Ça va, laissez-le tranquille ! Qu'il s'habille et se tire, j'en peux plus de l'entendre gémir !

L'Homme 2 fouette à nouveau l'Homme 4 avec la serviette, celui-ci s'aplatit contre le casier, se tait.

L'Homme 2 : Allez, vas-y ! Gémis, gémis !

³ Il s'agit en fait probablement de l'Homme 2. Nous attendons une confirmation des auteurs (NdT).

L'Homme 4 se tourne soudain de toute sa force vers l'Homme 2, lui saute dessus et le frappe au visage à tour de bras – l'Homme 2 tombe, reste quelque temps couché, immobile. Réalisant ce qui s'est passé, il se lève brusquement, se précipite sur l'Homme 4, prend son élan et le frappe, l'Homme 4 évite habilement le coup et balance encore un violent coup de poing dans l'oeil de son offenseur. Celui-ci, fou de rage, hurle et d'un bond entraîne l'Homme 4 au sol, leurs corps s'entremêlent, ils roulent comme des forcenés d'un bout à l'autre du vestiaire. A ce moment, un vieil homme corpulent fait son entrée dans le vestiaire. Il est vêtu simplement d'un pantalon et d'un T-shirt, il est pieds nus, il tient dans ses mains ses chaussures et sa tunique. L'homme s'arrête, perplexe, regarde les deux hommes en train de se battre, puis tourne son regard vers l'Homme 1 et l'Homme 3. Ceux-ci, d'un bond, se précipitent vers l'Homme 4 et l'Homme 2 et les séparent ; l'Homme 1, l'Homme 2, l'Homme 3 et l'Homme 4 se mettent au garde-à-vous devant l'Homme 5. l'Homme 5 s'approche de son casier, range ses chaussures en bas, suspend sa tunique, enlève son pantalon, enroule une serviette autour de ses hanches et, sans regarder les quatre hommes qui sont toujours au garde-à-vous, leur ordonne...

L'Homme 5 : Repos ! (*Il se tourne vers eux*). Quoi – vous n'êtes pas fatigués ? Trop d'énergie ? Hein ? Vous avez rien de mieux à faire avec vos mains, hein ? Vous voulez mettre la main à la pâte ! Ça vous détend ! (*Il s'adresse à l'Homme 2*). Tu vois, tu te bats avec lui, et demain, peut-être, il ne te sortira pas de dessous les décombres, ou de l'épicentre... Parce que les interventions, vous les faites ensemble... (*il s'assied en gémissant sur le banc, qui est très bas*). Ou bien même, il te poussera dans le dos (*il fait un clin d'oeil à l'Homme 4*), hein ? Et voilà – un accident pendant le service – et tout ça à cause de ta propre bêtise... Asseyez-vous. (*Ils s'assoient tous*).

L'Homme 5 reste longtemps silencieux, puis demande, on ne sait pas à qui...

L'Homme 5 : Tu as pris des photos ?

Ils se taisent tous.

L'Homme 5 : Allez, montre-les, j'ai bien vu que tu photographiais, montre-les moi !

L'Homme 2 se lève, va vers son casier, cherche la photo, l'Homme 1 court vers son casier, en sort la photo, la tend à l'Homme 5 – celui-ci l'examine, la rend à l'Homme 2...

L'Homme 5 : C'est une femme...

L'Homme 1, l'Homme 2, l'Homme 3 (en chœur) : Une femme ?

L'Homme 5 : Elle a du vernis sur les ongles.

L'Homme 2 : Du vernis ? (*Il observe attentivement la photo, puis la tend à l'Homme 1*).

L'Homme 1 : Vous avez des yeux d'aigle... – comment arrivez-vous à distinguer le vernis rouge du sang ?

L'Homme 5 : On y arrive – quand tu en auras vu autant que moi – tu feras la distinction ! (*Il s'adresse à l'Homme 3*). Et les vôtres, ils sont allés où aujourd'hui ?

L'Homme 3 : A l'aéroport...

L'Homme 5 : Qu'est-ce qu'il y a eu là-bas ?

L'Homme 3 : Comme d'habitude, des valises, la piste...

L'Homme 5 : Ça a sauté ?

L'Homme 3 : Non, les valises étaient vides.

L'Homme 5 : Vides ?

L'Homme 3 : Oui, quelqu'un a laissé des valises vides...

L'Homme 1 : Exprès ?

L'Homme 2 : Si ça avait été exprès, ils ne les auraient pas laissées vides.

L'Homme 1 : Non, mais peut-être qu'ils voulaient donner un avertissement ? Faire peur !

L'Homme 3 : Ça, pour faire peur, c'était réussi ! Tout a été suspendu pendant trois heures, ils ont tout sondé avec un robot...

L'Homme 5 : Et nous – les gars t'ont raconté ?

L'Homme 3 : Oui...

L'Homme 5 : On dirait un accident mais – Dieu sait... Quelqu'un a ouvert le gaz, ils étaient deux dans l'appartement, puis il y a eu une étincelle, à cause de la sonnette, et tout a explosé...

L'Homme 3 : A cause de la sonnette ?

L'Homme 5 : Oui, celle de la porte d'entrée, un gamin, un imbécile, sa grand-mère lui courait après, avec une amie – elles voulaient le punir de quelque chose – il courait comme un fou, et en passant il appuyait sur les sonnettes de tous les appartements – lui, il continuait à monter, et les gens sortaient des appartements et ralentissaient ces bonnes femmes – en leur demandant pourquoi elles sonnaient ?..

L'Homme 3 : Un petit malin !

L'Homme 5 : Oui, un petit malin – il a sonné à cet appartement, et il est parti dans les airs...

L'Homme 4 : Il devait avoir peur, elles voulaient sûrement lui flanquer une raclée...

L'Homme 5 : Ça, elles l'ont bien puni... Elles, elles sont restées en vie – mais le gosse, on ne sait pas encore...

L'Homme 3 : Des tarées ! Va savoir ce qu'elles goupillent !

L'Homme 5 : Nous les interrogeons, nous leur disons – pourquoi vous avez fait peur au gosse, pour qu'il bondisse comme ça dans tout l'immeuble, et une répond – on l'a souvent fait, mais ça n'avait encore jamais sauté – vous imaginez ! Et l'autre ne dit plus rien maintenant, c'est le choc sans doute, elle reste muette et elle écrit... – un prénom masculin, et elle n'arrête pas de demander pardon, d'écrire, d'écrire... pardonne-moi et un prénom, elle regarde autour d'elle, montre le papier et pousse des petits cris...

L'Homme 3 : Oui, on voit de tout après ça...

L'Homme 4 : Aha, certains, après ça, deviennent de vraies bêtes...

L'Homme 2 : Comment ?

L'Homme 5 : Eh bien, pourquoi tu photographies tout ça ?

L'Homme 2 : Pourquoi... je ne sais pas, comme ça, c'est marrant, et après je pourrai faire une expo, pour dire que, enfin, on devrait pas faire ça, je veux dire, les gens regarderont ces horreurs et seront horrifiés, et comme ça, ils seront plus prudents...

L'Homme 5 : C'est des conneries ce que tu dis !

L'Homme 2 : Ah oui ?

L'Homme 5 : Oui ! Regarde comme c'est beau ! (*Il prend la photo des mains de l'Homme 1*). Hein ? ! Ça aurait pas été beau, tu n'aurais pas pris de photo ! N'est-ce pas ! Si quelqu'un regarde ces images, il ne verra pas quelque chose d'horrible, mais quelque chose de beau ! Et tout cet art continuera, dans la vie, à faire son chemin ! Et tout le monde est déjà contaminé – parce que la question ça n'est pas qui, quoi, combien périssent à cause de tout ça – à cause de ces bombes, ces meurtres, ces attentats terroristes – il s'agit d'autre chose ici, d'encore plus effrayant – c'est le début d'une réaction en chaîne. Tous, tous sont contaminés ! Des innocents périssent et des innocents sont contaminés, même les opposants les plus acharnés se transforment en égorgeurs – et personne ne veut s'arrêter ! Personne ! Oui, tout ça c'est des pleurmicheries, toutes ces

pensées – elles sont ridicules, parce que trop banales !.. Mais ton idée malsaine, c'est la même chose, ces photos, l'exposition – c'est comme les valises vides sur la piste. Hein ? Tout le monde va examiner, analyser – et elles ne vont pas exploser maintenant, non – elles exploseront plus tard – et dans chacun de nous, dans la vie de chacun de nous – différemment ! Oui... C'est devenu tellement pratique maintenant, un ami m'a raconté qu'un soir, tard, il a jeté son vieux chien du balcon – et le matin, m'a-t-il dit, les éboueurs le ramasseront – c'est pratique, il n'y pas à s'en occuper, il l'a simplement jeté, son vieux chien ! C'est horrible, hein ? Regardez, je vous raconte ça comme exemple de quelque chose d'affreux, pour dire que c'est horrible... Et vous, peut-être, vous me comprendrez, vous raconterez à vos amis que voilà, vous avez un colonel dont l'ami est un sadique, imagine, il a fait çà et çà avec son cabot – et ceux-ci le raconteront encore à leurs amis – et quelqu'un, un jour, pigera soudain – mais c'est vrai, c'est pratique ! Tu le balances et c'est réglé. Pas besoin de l'endormir, pas de frais – suffit d'aller sur le balcon et de le pousser ! Mais si personne ne lui avait raconté cette histoire, est-ce qu'il aurait pu en avoir l'idée, comme çà, tout seul, hein ? Ou alors, il se dira – si quelqu'un l'a fait, pourquoi moi je n'oserais pas aussi ?..

L'Homme 4 : Donc, à votre avis, il faut, en gros, euh, interdire d'en parler, de le montrer... A votre avis, ça revient à dire, puisque ça s'est passé – on oublie, c'est çà! Les bombes, les meurtres, la violence, tout çà – tant pis! Et nous, dans ce cas, nous – on ferait mieux de nous garder en cage, oui, dans ce cas, pour qu'on n'en parle à personne !..

L'Homme 5: A mon avis, si tu n'arrive pas à te défendre contre ceux-là (*il montre l'Homme 1 et l'Homme 2*), t'auras bientôt plus qu'à te laisser enculer ! Chaque fois que je vous vois en dehors du service, ils sont en train de te harceler! Hein? Quoi ? Bon, alors commence par régler ton problème, et ensuite tu penseras aux autres! A mon avis, à votre avis ! Allez, repos!

Il se lève, va dans les douches. L'Homme 1, l'Homme 2 , l'Homme 3 et l'Homme 4 s'habillent. Soudain, l'Homme 5 revient, il s'approche des autres et commence, de manière complètement inattendue, à chanter...

L'Homme 5 :

Happy birthday to you!

Happy birthday to you!

Happy birthday, Mister President!

Happy birthday to you!

Alors? C'était comment?

L'Homme 2 : Comme Marilyn Monroe!

L'Homme 5 : Juste! Et personne, personne ne chante cette chanson avec son coeur, à sa façon à lui! Tous – aux anniversaires, aux concerts, à la maison – tous essaient de chanter comme elle l'avait fait – pour le président! Mais vous savez que ce président, et tous les autres, ce soir-là, l'attendaient. Et elle, elle était en retard, et même – à l'époque – elle était accro, elle était en manque – c'est, c'est comme – imaginez, c'est quelqu'un qui a besoin d'aide, il faut d'abord l'aider, et après essayer de comprendre – cette voix qu'elle avait, et cette façon d'être – c'est typique des héroïnomanes – voilà ce que c'est ce happy birthday! Et tout le monde l'a pris comme norme, et tous veulent l'imiter! Vous vous rendez compte? Hein? Quoi?.. Bon, allez, repos!.. (*Il sort*).

ACTE VI

A l'intérieur d'un avion. La section business class, à moitié vide. Dans l'un des sièges est assis le Passager. Il n'y a personne à côté de lui. Le Passager, sans regarder ce qu'il fait, veut attacher sa ceinture de sécurité, il n'y arrive pas, essaie encore, sans succès... – il y parvient à la cinquième tentative. Le Passager 1 s'approche de lui...

Le Passager 1 : Vous avez attaché votre ceinture ?

Le Passager : Oui...

Le Passager 1 (*s'assied dans le siège libre à côté du Passager*) : Depuis le temps que je prends l'avion – je n'arrive jamais à m'attacher moi-même, il n'y a rien à faire, je n'arrive pas à comprendre ce qui va dans quoi, j'ai beau la tordre, la tourner – tant que quelqu'un ne m'aide pas...

Le Passager ne dit rien.

Le Passager 1 : Vous ne pourriez pas m'aider ?

Le Passager : Oui, bien sûr... (*Il se penche vers son voisin, lui attache sa ceinture*).

Le Passager 1 : Comme vos mains sont douces...

Le Passager : Quoi ?

Le Passager 1 : Comme chez un bébé, des petits doigts potelés, c'est pas comme ça chez tous les hommes...

Le Passager : Ah bon ?

Le Passager 1 : D'habitude, ça se rencontre chez les hommes classes, très classes, vous voyez ce que je veux dire ?

Le Passager : Non...

Le Passager 1 : Ça va, ne vous tracassez pas !

Le Passager 2 apparaît dans le couloir.

Le Passager 2 : Oho, quelle rencontre !

Le Passager 1 : Quelle rencontre !

Le Passager 2 : Le destin, hein ?

Le Passager 1 : Oui, le destin ! (*Le Passager 1 et le Passager 2 rient*).

Le Passager 2 (*au Passager*) : Vous avez attaché votre ceinture ?

Le Passager 1 : Et moi – moi aussi je me suis attaché !

Le Passager 2 : Tout seul ? !

Le Passager 1 : Non – on m'a aidé !

Le Passager 2 : Et il n'y a pas eu de conséquences ? (*Ils rient à nouveau tous les deux, comme peuvent rire deux vieux larrons à propos de plaisanteries personnelles.*) Bon, alors – je me mets à la fenêtre, hein ? (*Il se fraie un passage jusqu'au hublot et s'assied*). Il n'y a pas besoin d'attacher sa ceinture quand on est à la fenêtre, de toute façon, ça ne changera rien... à la fenêtre, et pas seulement... (*il regarde par le hublot*). Tiens, le réacteur droit ne fonctionne pas...

Le Passager : Comment ! Il faut le dire !.. (*Il se penche vers le hublot, tord la tête, regarde attentivement*)...

Le Passager 2 : C'est une blague ! Je plaisantais !

Le Passager : C'est pas drôle !

Le Passager 2 : Pas drôle ? !

Le Passager 1 (*au Passager*) : En réalité, il a encore plus peur que nous – simplement, il ne le montre pas, c'est pour ça qu'il fait des plaisanteries aussi stupides !

Le Passager : Oui, vraiment stupides !

Le Passager 2 : Bon, excusez-moi, excusez-moi, c'est vrai, j'ai très peur, regardez, regardez, une cloison si fine, et là-bas – le ciel... Rien qu'à cette idée, tout est sens dessus dessous dans ma tête, et je parle, parle, oui, je parle pour ne pas y penser, pour ne plus penser du tout... Sinon, si y on réfléchit, on peut devenir fou ! Facilement !

Le Passager : Vous devriez peut-être boire un coup ?

Le Passager 2 : Malheureusement, je ne bois pas !

Le Passager 1 : Ben moi, je vais boire un coup.

Le Passager : Moi aussi.

Le Passager 1 : Appuyez.

Le Passager : Quoi ?

Le Passager 1 : Le bouton pour appeler l'hôtesse de l'air.

Le Passager : Ah, oui ! (*Il appuie sur le bouton*). C'est bizarre, il devrait de toute façon y en avoir qui passent dans le couloir, qui viennent demander... bizarre...

Le Passager 2 : Et alors, qu'on se soit rencontré – c'est pas bizarre ?

Le Passager : Hein ?

Le Passager 1 : Il veut dire que vous trouvez bizarre une chose qui n'a rien de bizarre...

Le Passager 2 : Et vous avez raté une chose encore plus bizarre, d'ailleurs !

Le Passager : Vous parlez comme si vous étiez des jumeaux, et même, comme si vous n'étiez pas deux, mais un seul...

Le Passager 1 : Ah bon ?

Le Passager 2 : Ah bon ?

Le Passager 1 : Et où est-ce que vous allez comme ça ?

Le Passager 2 : Moi ?

Le Passager 1 : Oui !

Le Passager : Mais où est l'hôtesse de l'air ?

Le Passager 1 : Donc, vous allez où ?

Le Passager : Moi ?

Le Passager 1 : Oui... Tout de même... Comment ça se fait ? Pourquoi on se retrouve toujours collés ensemble ?

Le Passager 2 : Ecoutez, mais c'est vrai que le réacteur ne fonctionne pas !

Le Passager et le Passager 1 se penchent vers le hublot.

Le Passager : Il est en feu !

Le Passager 1 : On nous a tiré dessus !

Le Passager : Qu'est-ce que vous dites ! Nous ne sommes pas en guerre, qui pourrait nous tirer dessus ? !

Le Passager 2 : Ha ! Comme vous êtes sûr de vous ! Ça fait combien de minutes que vous êtes montés dans l'avion ?

Le Passager (*regarde sa montre*) : Trente !

Le Passager 1 : Trente ? ! Vous imaginez tout ce qui a pu se passer dans ce laps de temps !

Le Passager 2 : Dans ce laps de temps, le monde a pu changer complètement !

Le Passager 1 : Oui, et nous, dans ce cas, nous atterrirons dans un tout autre monde !

Le Passager 2 : Pour autant qu'on atterrisse !

Le Passager : Qu'est-ce que vous dites ? ! Hein ? ! Où est l'hôtesse ? ! Où va cet avion ? ! Où est-ce que nous allons atterrir ? ! Je dois, je dois sortir, je dois retourner !

Le Passager 1 : Calmez-vous ! Calmez-vous !

Le Passager 2 : Où voulez-vous sortir ? C'est trop facile ! Allez, un peu de patience !

Le Passager : Je dois, je... je...

Le Passager 1 : Quoi je ? Hein ? !

Le Passager : Je dois retourner à la maison, fermer le gaz !

Le Passager 2 : Le gaz ? !

Le Passager 1 : Qu'est-ce que vous voulez dire, vous êtes arrivé chez vous, vous avez ouvert le gaz – et vous avez oublié de le fermer ?

Le Passager : Je suis arrivé, je suis arrivé, et eux – ils étaient couchés, il dormait, elle était attachée... un bâillon dans la bouche ! J'ai d'abord pensé – qu'est-ce qui lui arrive, elle... Et j'ai tout compris. Ils s'amusaient, ils s'amusaient... et je débarque ! Elle est attachée, il dort ! Elle m'a vu, elle m'a vu et elle a compris, elle a senti – c'est que je m'étais mis à fermer toutes les fenêtres, doucement, pour ne pas le réveiller, toutes les fenêtres – puis j'ai ouvert le gaz, à fond, dans le four aussi, et elle a tout compris, tout compris, mais elle ne pouvait rien faire, rien, elle poussait des gémissements étouffés !

Le Passager 1 : Oui...

Le Passager 2 : Et pourquoi est-ce que vous nous avez raconté tout ça ?

Le Passager 1 : Vous avez pensé quoi, que ça sera retenu en votre faveur ?

Le Passager 2 : C'est une confession publique que vous nous avez organisée ! Nous aussi, entre parenthèses, on se sent mal !

Le Passager 1 : Et comment !

Le Passager 2 : Vous voulez qu'on commence nous aussi à nous souvenir de qui a fait quelle saloperie à qui – et alors – vous vous sentirez mieux après ça ?

Le Passager : Non, mais peut-être que vous, vous vous sentirez mieux ?

Le Passager 1 : C'est encore plus mesquin, tu comprends – maintenant, il est trop tard pour changer quoi que ce soit, hein ? Oui, et c'est encore plus mesquin – se repentir de ce qui est déjà irrévocable, qu'on ne peut déjà plus changer. Qu'est-ce qui t'a empêché, là-bas, au sol, de penser à ça, hein ? Parce qu'aujourd'hui, là-bas, tu pouvais tout faire autrement, tu pouvais, mais tu as fait – ce que tu as fait – et ton présent, ton maintenant est tel que tu l'as fait toi-même !

Le Passager 2 : Non ! Quand tout va bien, quand tout est tranquille, personne ne veut penser à rien !

Le Passager 1 : Et chez toi, c'est vraiment le bordel ! C'est vraiment le bordel, et depuis longtemps, longtemps !

Le Passager : Qu'est-ce que qui l'a poussée à faire ça, qu'est-ce qui lui manquait ? ! On vivait bien, on se comprenait, on s'aimait, qu'est-ce qui lui manquait ? !

Le Passager 2 : Imbécile, c'est pas à ça qu'il faut penser ! Regarde-toi d'abord, ce qui t'arrive – parce que chaque jour, quelque chose t'arrive... N'est-ce pas ? Tu occupes bien ton temps d'une manière ou d'une autre, tu fais quelque chose – il faut commencer par les petites choses, par les gens comme toi, tu comprends... Car chacun – jour après jour – se prépare ce qu'au bout du compte il mérite...

Le Passager 1 : Ceux qui nous entendent maintenant se moqueront sans doute de nous – ils brûleront dans cet avion et ils riront – car en effet – c'est si simple, quel cercle vicieux : nous semons nous-mêmes ce qui nous tuera après... Voilà, je me dis que... ça revient à dire que... nous nous tuons nous-mêmes ?.. Pas d'un coup, bien sûr... comme dans un film au ralenti...

Le Passager : Eh, stop ! Quoi ? ! Qu'est-ce que vous dites ? ! Il faut sauver... éteindre... Pourquoi ? ! Pourquoi tout le monde reste assis ! (*Il saute sur ses pieds, va et vient, très agité, dans le couloir. Les rares passagers de la business class restent assis, imperturbables, dans leur fauteuil*). Pourquoi ? !

Le Passager 1 : Mais qu'est-ce que vous avez à frétiller ainsi, vous n'êtes pas une anguille à la fin, – ça fait longtemps que vous avez tout compris... Quel sens ça a d'éteindre le feu dans cet avion, quel sens ça a de sauver cet avion, si demain d'autres prennent feu...

Le Passager 2 : Cours, cours, va éteindre le feu ! Mais – qu'est-ce qui t'attend là-bas, au sol, quand tu auras atterri sans encombres – au travail, à la maison – qu'est-ce qui t'attend ? C'est horrible, horrible de se sentir sans défense, mais, d'un autre côté, c'est bien de ta faute...

Le Passager : Taisez-vous, taisez-vous !!! Je ne veux pas vous écouter ! Vous êtes bêtes ! Qu'est-ce que vous dites ? ! Je l'ai lu, tout ça, on me l'a appris à l'école, ma maman me le disait ! Quand j'étais petit, petit, quand j'étais petit... (*Il tombe au sol, pleure. Une hôtesse de l'air s'approche de lui*).

L'Hôtesse : Attachez votre ceinture, s'il vous plaît.

Le Passager : Quoi ?

L'Hôtesse : S'il vous plaît, attachez votre ceinture. Nous allons décoller. Désirez-vous quelque chose ?

Le Passager s'assied dans son fauteuil, regarde autour de lui – il n'y a personne d'autre que lui et l'hôtesse dans la business class.

Le Passager : Hein ?.. (*Il regarde par le hublot*). Nous ne sommes pas déjà en vol ?

L'Hôtesse : Nous allons décoller, désirez-vous quelque chose ?

Le Passager : Non... merci...

L'Hôtesse : Vous allez bien ?

Le Passager : Oui... merci... Merci !

L'hôtesse s'en va. Le Passager sort son téléphone portable, compose un numéro d'une main tremblante... – on entend des tonalités, un répondeur se met en marche...

Le Répondeur : Bonjour ! Nous ne sommes pas à la maison ! Veuillez laisser votre message (*coupure, grésillement*) après le bip... (*on entend un long bip... Le Passager se tait... il attend que le bip cesse et réfléchit à ce qu'il va dire... le bip se prolonge indéfiniment, et le Passager tente désespérément de rassembler ses pensées pour dire quelque chose après le bip*)...

Fin.